

<p>Titre :</p> <p>34^e REGIMENT D'ARTILLERIE HISTORIQUE 1914-1919</p>	<p>Référence : ANCESTRAMIL</p> <p>Artillerie 1914-1918</p>
<p>Auteur :</p>	<p>Origine :</p> <p>http://gallica.bnf.fr/ Droits : domaine public Transcription intégrale</p>
<p>Référence :</p> <p>H. Charles-Lavauzelle (Paris) 1920</p>	<p>Transcripteur :</p> <p>Marie-France Robelin</p> <p>Date :</p> <p>2015</p>

HISTORIQUE DU REGIMENT

SOUVENONS-NOUS

Les pages qui suivent sont consacrées surtout aux souvenirs de guerre du régiment. Il y a toujours un charme à retrouver de vieux souvenirs ; mais il y a aussi un intérêt puissant à les conserver quand ils sont aussi glorieux et instructifs que ceux-ci.

Le souvenir, c'est tout le fruit du passé dans le domaine de l'âme et de l'esprit.

L'expérience des gens âgés, cette qualité que rien ne remplace, est faite de souvenirs.

L'honneur des familles est fondé sur les traditions, sur le souvenir des aïeux.

Ce que le noble concept symbolisé par le mot de patrie renferme de plus grand et de plus élevé, c'est l'ensemble des idées, des façons de penser et d'agir, le trésor moral qui nous a été légué par le souvenir des générations précédentes.

Tout le patrimoine intellectuel de l'humanité est fait de souvenirs : souvenir de ce qu'ont pensé les hommes qui ont vécu avant nous et nous ont laissé ce fruit de leur vie.

Comme les individus, les groupements humains ont donc leur personnalité formée par le souvenir de ce qu'ils ont vécu, de ce qu'ils ont été.

Notre régiment s'est fait apprécier durant la grande guerre comme une des personnalités morales les plus hautes et les plus glorieuses, comme un des meilleurs artisans de la victoire. L'oublier serait indigne de tant de grandeur et de sacrifices oublier serait faire injure à nos morts.

Recevant les traditions de leurs aînés et les transmettant aux plus jeunes, ceux qui composeront dans l'avenir le 34^e n'oublieront pas. Ceux qui ont vécu au régiment les heures de combat se souviendront toujours des liens qu'elles ont créés entre eux.

Les uns et les autres trouveront dans ce petit historique une base qui aidera à perpétuer les traditions et à conserver le souvenir de ce qui fit l'honneur du régiment pendant la terrible, mais glorieuse époque, où la France ensanglantée remporta la victoire la plus pure, pour le droit, pour la liberté, pour l'idéal du monde.

Ancêtre

34^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE

Historique du Régiment

I. — Le régiment depuis sa création.

Formé à Toulouse, le 21 octobre 1873, le 34^e R. A. C., se composant de douze batteries, avait été envoyé peu après en garnison à Angoulême par fractions successives. Les 8^e et 9^e batteries, qui restèrent à Toulouse jusqu'en juillet 1875, se signalèrent par leur dévouement au cours des graves inondations de la Garonne, en juin 1875. Le conseil municipal de la ville vota des félicitations : quatre officiers, deux sous-officiers et quatre canonniers furent cités à l'ordre du 176 C. A.

En 1880 (21-22 juillet), les 9^e et 10^e batteries furent détachées en Tunisie et prirent part à la campagne contre les Khroumirs. La 10^e batterie revint le 4 novembre 1881 et la 9^e ne rentra que le 14 décembre de l'année suivante ; leur rôle avait été limité par la difficulté de poursuivre les rebelles dans des régions impraticables au matériel d'artillerie de campagne.

Depuis 1873 jusqu'en 1910 les nombreuses modifications apportées à la constitution de l'artillerie amenèrent divers remaniements dans le régiment. A la suite de la loi de 1910, les 3^e et 4^e groupes servirent à constituer pour moitié le 52^e R. A. C. Un troisième groupe, reconstitué, fut détaché à Périgueux (1^{er} octobre 1910), tandis que les deux premiers restaient à Angoulême. Tout le 34^e devait occuper Périgueux comme garnison définitive à partir de septembre-octobre 1914. Les 1^{er} et 2^e groupes, qui, dans la période précédant la mobilisation, étaient aux camps de la Courtine et de la Braconne, rejoignirent Périgueux par voie de fer le 31 juillet 1914.

Le régiment n'avait donc pas, à cette époque, de faits d'armes à son actif. Il n'avait pas ces glorieuses traditions, ces souvenirs de la gloire des aînés qui soulèvent les vivants au-dessus d'eux-mêmes pour les élever à leurs devanciers. Mais il avait quand même une grande âme qui s'était constituée par un long travail en commun et en qui avaient été exaltés les sentiments de l'honneur et du devoir militaires.

C'est au colonel **POTEL**, qui commandait le régiment dans les dernières années avant la guerre, que revient le mérite d'avoir développé au 34^e, en même temps que les plus hauts sentiments de conscience patriotique et d'esprit de corps, l'ardeur au travail, la compétence et la confiance dans l'emploi de son arme, qui le distinguaient personnellement.

II. — La mobilisation. — Les marches d'approche.

La mobilisation, qui s'effectua à Périgueux du 2 au 6 août 1914, montra déjà comme chacun avait conscience de son rôle, comme tous étaient animés au plus haut point de cet esprit de résolution, de dévouement à la patrie et de foi dans ses destinées qui soulevaient la France en ce grave moment. L'ordre parfait dans lequel s'effectua la mise des batteries sur le pied de guerre était le fruit de longues années de discipline et de travail.

Le personnel fourni par le recrutement régional se composait d'hommes de l'Angoumois, de la Marche, du Limousin et du Périgord. L'union étroite, l'esprit de corps obtenu chez ces gens, se rattachant par leurs traditions, les uns au pays de langue d'Oc, et les autres aux régions de langue d'Oil, paraissaient un symbole de l'unité française.

Le matin du 6 août, la 1^{re} batterie s'embarquait : le reste du régiment suivit dans l'espace de deux jours.

Le débarquement eut lieu dans la région sud de l'Argonne (gares de Sommeilles, de Givry-en-Argonne, d'Ante, etc.), après un voyage de trente-six à quarante-huit heures sans incidents. Le 11 août, partant de nos cantonnements de Vieil-Dampierre et La Neuville., nous commençons les marches d'approche dans la direction du nord. Longeant le sombre et impénétrable massif de P Argonne, qui nous barrait l'horizon à l'ouest, nous passons par Froidos, Rarécourt, Varennes, nous dirigeant ensuite vers la Meuse, dans la région de Dun. Le pays, modelé en souples ondulations, donnait une impression de richesse, de végétation puissante depuis les hautes futaies couronnant le haut des plateaux jusqu'aux prairies d'un vert éclatant qui s'étendaient dans les vallées. Les étapes étaient souvent pénibles sur ces routes où marchaient vers l'ennemi tant de troupes de toutes armes. Tantôt c'étaient la chaleur accablante et la poussière qu'il fallait souffrir pendant de longues heures, tantôt c'étaient, comme à Inor, au passage de la Meuse, les difficultés provenant de mauvais chemins, des rudes montées où s'épuisaient d'efforts les hommes et les chevaux. Mais personne ne songeait même à murmurer. Dès le 16 août, alors que l'on était encore sur la Meuse, aux environs de Wiseppe, on fit prendre des dispositions de combat et faire des reconnaissances. Mais ce n'est que le 21 et le 22 août que le régiment, pénétrant en Belgique et arrivant à Florenville, apprenait de façon certaine la présence de l'ennemi dans la région.

III. - Prise de contact avec l'ennemi.

Depuis plusieurs jours déjà les habitants de Florenville avaient vu des Allemands aux environs. « Méfiez-vous, nous disaient-ils. Il doit y avoir quelque chose d'organisé. » Mais nos ordres étaient simples : il ne s'agissait que de rencontrer l'ennemi et de le combattre.

La 24^e D. I. et, avec elle, le 34^e, allant chercher le contact, traversèrent la forêt d'Herbeumont, qui constitue l'extrémité est du massif compact et boisé de l'Ardenne. Le gros du régiment déboucha de la forêt le 22 août vers le milieu de la journée : déjà, notre infanterie était aux prises avec l'ennemi dans la région de Straimont - Saint-Médard et cherchait à s'emparer des hauteurs au nord de ces villages. Nos batteries reçurent pour mission d'appuyer l'attaque en battant principalement les lisières des petits bois qui servaient de points d'appui à l'ennemi. La partie était déjà engagée quand la plupart des batteries arrivèrent en position.

Déjà, un peu partout, on voyait les corps de nos soldats qui venaient de tomber dont les uniformes émaillaient les prés verts et les avoines comme de grosses fleurs rouges : fleurs de France dont commençait la sinistre moisson ! Et les civières sanglantes revenaient nombreuses. On était parti droit devant soi à la baïonnette en uniformes bleus, rouges avec des galons d'or et des plumets.

On s'était heurté à des fils de fer, des mitrailleuses et à d'invisibles tireurs. Des poitrines palpitantes de courage et d'héroïsme s'étaient brisées sur les engins de la puissance mécanique : le cruel apprentissage commençait.

Nos batteries prirent leurs positions comme au champ de tir, le poste d'observation du capitaine à côté de la batterie. Chacun avait sa mission bien définie, et, en peu de temps, le tir fut réglé, les petits bois meurtriers écrasés sous des rafales nourries. L'infanterie put s'avancer et, avec elle, les batteries dont la mission l'exigeait. La 4^e batterie tirait, à 700 mètres, sur les lisières du bois de Néвраumont, et le sous-lieutenant **BOUISSEAU** (tué depuis comme aviateur à Verdun), s'avançant avec une pièce de la 6^e batterie, faisait un tir de plein fouet à 400 mètres sur une maison qui abritait des mitrailleurs allemands.

Peut-être, plus tard, n'aurait-on pas refait de telles choses. Cependant, dès le premier jour, on eut l'impression que notre artillerie de campagne était aussi au point qu'on pouvait l'espérer. On

se rendait compte qu'on avait sainement, logiquement travaillé en temps de paix : chacun savait son métier, comprenait son rôle. La confiance était encore affermie dans notre arme et dans notre corps : le 34^e serait à la hauteur de toutes les tâches.

On peut dire que, ce jour-là, l'artillerie avait combattu dans les rangs de l'infanterie, conquérant le champ de bataille avec elle. Un trait montre bien l'acharnement de la lutte et la mentalité des troupes allemandes dès le premier combat. Les batteries du 2^e groupe s'étaient avancées dans la zone conquise au nord de Saint-Médard. Tandis qu'elles tiraient, elles recevaient des balles venant de l'arrière : c'étaient des blessés allemands qui, incapables de se traîner, ayant dû rester sur place, utilisaient leurs dernières forces et leurs dernières cartouches pour tuer lâchement quelques Français. Un médecin-major qui voulut aller les secourir essuya un coup de feu à bout portant.

Courage parfois stoïque, mais avili par la perfidie ; dévouement extrême pour la patrie, mais dicté par l'orgueil et par une haine inhumaine pour l'ennemi, voilà les traits du combattant allemand qui nous apparaissaient dès le premier jour. Ils ont subsisté pendant toute la guerre, faisant la force brutale de l'armée allemande, faisant aussi la honte morale de l'Allemagne, la cause de son écroulement.

Le soir de cette première journée de bataille, on bivouaqua sur place : l'ennemi était peut-être à moins d'un kilomètre. Oh ! la lugubre nuit ! Tout autour de nous, aussi bien des bois où les tirs de 75 avaient écrasé les Allemands que des champs où gisaient épars nos blessés et les leurs, s'élevaient des plaintes, des gémissements atroces, les cris de douleur et de désespoir de ceux qui souffraient, qui étaient abandonnés et qui se sentaient mourir.

IV. — Le début de la retraite.

Le lendemain 23 août, à 3 heures, on leva le bivouac pour prendre position plus au sud, en arrière de Saint-Médard. Mais, pendant ce temps, des avions ennemis purent venir en toute tranquillité se rendre compte des mouvements, et, volant très bas, signalèrent nos positions en lançant des fusées. L'artillerie allemande, qui n'avait presque pas tiré la veille, commença à prendre nos batteries sous des tirs denses d'obusiers de campagne et à harceler les voies de communication, surtout à la traversée des villages. Quand, vers 10 heures, l'ordre de repli fut donné, on dut amener les avant-trains sous le feu et venir s'engager sur l'unique route de retraite par où tout devait s'écouler. La traversée de Saint-Médard, en particulier, fut critique : un seul obus tombant sur la colonne de la 1^{re} batterie tua huit chevaux, trois conducteurs, deux servants, un maréchal des logis et blessa à mort l'adjudant **VEDRY**.

Malgré ces difficultés, grâce au sang-froid de tous, le régiment put sortir de ce mauvais pas avec le minimum de pertes, et c'est dans un ordre parfait que, quelques heures plus tard, au début de l'après-midi, les batteries prenaient position près de Florenville.

Mais la retraite devait continuer, et, le soir même, on arrivait à Mogues et aux Deux-Villes, après avoir traversé les belles futaies du bois du Banel.

Le lendemain, 24 août, est peut-être la journée la plus critique que connut le régiment pendant toute la guerre. Sa mission, comme les jours précédents, était d'appuyer l'infanterie qui devait résister d'abord, se replier ensuite. Au lever du jour, les batteries allèrent occuper des positions au nord de Mogues et de Deux-Villes et reçurent la mission de tenir jusqu'au départ de l'infanterie, dont l'heure serait fixée ultérieurement. Le 2^e groupe, n'ayant pas été prévenu d'un changement d'horaire, se trouva subitement privé de protection d'infanterie, tandis que sa meilleure voie de retraite était coupée par l'ennemi. Le départ des batteries s'effectua avec un sang-froid et un ordre remarquables. Au pas, puis au trot, à travers champs, les colonnes se dirigèrent vers le seul chemin demeuré libre, tandis qu'éclataient sur elles, mais heureusement réglés un peu haut, des tirs nourris de 77 fusants. Les échelons, également dans une situation

critique, durent défiler devant des mitrailleuses boches qui avaient réussi à s'installer à quelque cent mètres de là : aussi les pertes furent-elles lourdes.

Cependant, tous les groupes se repliaient avec l'infanterie vers Blagny. Il n'y avait là qu'un seul pont pour franchir la Chiers et nombreux étaient les éléments qui devaient y passer. Le commandement, voyant le danger, tandis que des officiers d'état-major allaient de troupe en troupe porter de fausses bonnes nouvelles pour ranimer la confiance, faisait donner l'ordre au 2^e groupe de rester sur la rive droite de la Chiers pour protéger jusqu'au dernier homme la retraite de la division. Le chef d'escadron **d'ESCRIENNE** et le capitaine **JAMET** partent alors en reconnaissance sur le mont Tilleul. La mission est la suivante : « Empêcher les Allemands de déboucher du village d'Osnes où ils sont en force et où ils pourraient venir, par Carignan, atteindre la Chiers et nous couper la retraite. Mission de sacrifice : tenir jusqu'au bout quelles que soient les pertes. » Une reconnaissance rapide suffit à montrer qu'il n'y a qu'une position de possible. Mais elle a déjà été occupée- par l'artillerie française : des cadavres, des caissons défoncés, une échelle-observatoire sur laquelle pendent encore des jambes humaines et des lambeaux de chair, attestent le danger qu'il y a d'occuper l'emplacement. N'importe ! Il faut remplir la mission, et, sans retard, on met en batterie. Il n'est que temps, car, déjà, des bataillons ennemis débouchent au sud d'Osnes : en quelques instants, ils-sont pris sous un feu si précis et si nourri qu'ils- doivent refluer. Par trois fois, les Allemands tentent de forcer le passage aux différentes issues du village, tantôt en colonnes, tantôt par petits paquets ; chaque fois leurs efforts sont brisés sous les rafales meurtrières de nos batteries. Enfin, la nuit vient et l'ennemi renonce à passer : heureusement, car les batteries en sont à leurs dernières cartouches, Le groupe a complètement rempli sa mission : il a sauvé nos arrière-gardes.

Un repos aurait été nécessaire après une si dure journée. Mais il fallait battre en retraite, et la nuit se passa sur les routes encombrées d'éléments de toutes armes. Vers 1 heure du matin, on s'arrêta en bivouac près du cimetière de Mouzon.

Episode de la retraite près de Deux-Villes.

C'est au moment où la 5^e batterie se retire à travers champs, au trot, sous le feu des mitrailleurs ennemis, qui ont réussi à s'avancer jusqu'à quelques centaines de mètres de la voie de retraite. Hommes et chevaux tombent. Les conducteurs de devant et de milieu d'un caisson sont blessés : les chevaux de devant et le sous-verge de derrière sont tués. Le 2^e canonnier conducteur **ROUX (François)**, conducteur de derrière resté seul, dégage les cadavres des chevaux tombés dans les traits, remplace son sous-verge par des chevaux du milieu, et, suivant au pas le vallon que « salent » les balles de mitrailleuses, finit par rejoindre sa batterie avec son caisson plein.

Lors de l'attaque autrichienne du 15 juin 1918, sur le plateau d'Aiago. **ROUX**, devenu maréchal des logis, fut tué en assurant avec sa pièce un tir de barrage sous un bombardement des plus violents.

V. — La retraite.

C'est à peine si un récit détaillé jour par jour, heure par heure, pourrait montrer l'héroïsme déployé par nos soldats épuisés de fatigue qui combattaient le jour, et, après avoir tenu victorieusement l'ennemi en respect, devaient passer la nuit à retraiter. Epuisement physique, privations et fatigues allant jusqu'à la limite des forces humaines et tortures morales de reculer devant l'ennemi, de sentir l'atroce misère à laquelle était livrée une partie de la France, de voir chaque soir l'horizon s'empourprer des lueurs d'incendie, de rencontrer ces misérables troupeaux humains de gens ayant tout perdu et fuyant devant l'envahisseur : angoisse surtout de ne pas savoir, de se dire que demain peut-être ç'en serait fait de ce que l'on avait de plus cher

au monde, que ç'en serait fait de la France : voilà les atroces souvenirs qui dominent tous les épisodes de la retraite.

Ce que l'on peut dire à la gloire de la 24^e division et du 34^e d'artillerie en particulier, c'est que tout cela fut surmonté à force d'énergie morale, c'est que l'ennemi fut constamment tenu en échec et que l'on avait l'impression très nette que le jour où l'on cesserait de reculer par ordre, quand l'heure serait venue de s'arrêter et de résister sur place, l'ennemi serait contenu sur notre front.

Un bel exemple de résistance à laquelle le 34^e prit une part glorieuse fut dans les combats de, la Meuse les 25, 26 et 27 août. Les batteries surveillaient la boucle de la rivière au sud-est de Mouzon : certaines subirent des bombardements effroyables ; on dut coucher sur la terre nue, dans la boue, sans tentes ni couvertures, sous une pluie battante, mais la garde fut bien faite et les Allemands durent attendre, pour passer, que le mouvement de retraite générale emmenât la 24^e D. I.

Le 26 août, des masses d'infanterie allemande qui croyaient manœuvrer en sûreté se dirigeaient vers la Meuse. Elles étaient si éloignées que, d'après les principes reçus, on n'avait guère d'action possible : cependant, en présence du colonel **RENAULT**, la 5^e batterie, sous le commandement du capitaine **JAMET**, les prit sous son feu à 7.500 mètres. Le tir fut réglé et exécuté avec une promptitude et une précision si grandes que l'on vit ces formations denses prises à l'improviste vaciller sous le feu, puis se disloquer. La maîtrise du 75 s'affirmait plus grande encore qu'on ne l'avait jamais supposé.

La 7^e batterie, en position à l'orée d'un bois près de Villemonty, fut repérée et écrasée sous le feu, de telle sorte qu'elle reçut l'ordre d'évacuer la position en y laissant le matériels. Un simple brigadier, **POTTEVIN**, avait un regret si poignant d'avoir dû abandonner son canon qu'il partit avec un avant-train pour tenter de le ramener. Il ne fallait pas songer à s'avancer jusqu'à la position avec des attelages : aussi, laissant son avant-train dans un endroit défilé, le brigadier s'avança seul dans la zone battue et bombardée par l'ennemi. Ralliant quelques tirailleurs, **POTTEVIN**, avec leur aide, parvint à traîner son canon à feras jusqu'à l'avant-train et, finalement, à le ramener. Sa ténacité et son courage avaient réalisé ce que l'on croyait impossible.

Le 27, le 28 et le 29 août, on battit en retraite après de petites escarmouches dans la région de Flaba et La Besace, et, le 29, dans la nuit, on arriva à Vouziers.

Le 31 août, dans une petite poussée vers le nord, on obligea l'ennemi à évacuer Voncq, et nos batteries, s'installant sur les hauteurs du village, continrent les Allemands jusqu'au soir. Mais la journée fut chèrement payée. Le 1^{er} groupe seul y perdait 2 capitaines, 5 sous-officiers et 21 hommes.

Le lendemain, avant le jour, on partait alerté juste à temps, à ce qu'il semble, pour ne pas être surpris au bivouac. Franchissant l'Aisne, on passait par Vouziers et bivouaquait pendant quelques heures de la nuit dans des champs à côté de Somme-Py.

Après des journées épuisantes passées en mises en batteries, pour assurer des missions de surveillance, de protection, de flanc-garde, des nuits passées en marches sur les routes encombrées, le régiment arrivait le matin du 6 septembre dans la région de Châtel-Raould et d'Arzillières, au sud de Vitry-le-François. Il venait d'accomplir en cinq jours plus de 150 kilomètres, sur route, tout en s'acquittant de diverses missions. La fatigue était grande, mais une nouvelle se répandit qui galvanisa les plus épuisés : on allait enfin s'arrêter, faire face, refouler l'ennemi. La proclamation de Joffre arrivait, qui transfigura l'armée française : la bataille de la Marne allait commencer.

VI. — La bataille de la Marne.

La région qui était assignée à la 24^e D. I. pour la résistance n'avait rien, en elle-même, de particulièrement favorable à la défensive. Pays ondulé, avec ces reliefs adoucis typiques que présentent les mouvements de terrain crayeux; peu de bois, pas d'abris naturels. Toutefois, de nombreuses positions possibles pour l'artillerie.

Aussi, dans ces journées du 6 ou 11 septembre, des batteries se déplacèrent à plusieurs reprises, soit pour les nécessités du tir, soit pour échapper aux formidables bombardements sous lesquels l'artillerie lourde allemande tenta d'anéantir ou de paralyser l'artillerie française réduite à peu de chose près à ses batteries de 75. Les 1^{er} et 3^e groupes furent fortement éprouvés; le 2^e groupe, au contraire, eut la fortune de ne pas être repéré par l'ennemi et do remplir ses missions en toute liberté.

Le caractère de la lutte sur notre front fut la résistance sur place.

L'infanterie, arrêtée sur des positions un peu dominantes, mais nues, sans tranchées ni fils de fer, était assaillie par l'ennemi qui attaquait énergiquement, violemment, sans que, toutefois, ces attaques locales fussent coordonnées entre elles comme cela eut lieu dans la suite de la guerre. L'attaque était générale et continue, mais se décomposait en attaques partielles et cessait pendant la nuit. L'artillerie allemande, nombreuse et puissamment approvisionnée, écrasait notre infanterie, qui, sans abris, subissait de lourdes pertes, mais sans bouger. L'infanterie ennemie tentait de fréquents assauts pour s'emparer des positions françaises : mais, à chaque fois, elle était refoulée ou contenue sur place.

Le rôle de nos batteries était à la fois de disperser les formations allemandes qui se rassemblaient un peu à l'arrière, de harceler les troupes assaillantes de première ligne et de combattre les batteries ennemies. C'était, en somme, toute la tâche de l'artillerie lourde qui incomba au 75 en plus de la sienne, puisque l'artillerie lourde manquait totalement ou presque. L'ennemi, possédant de nombreux obusiers, s'efforçait d'écraser nos batteries dont il voyait le rôle si important et les tirs si efficaces. Mais le 34^e se montra d'un héroïsme égal à celui de l'infanterie et fit preuve de la plus haute compétence dans l'emploi de son arme. Tandis que les 1^{er} et 3^e groupes, écrasés par le bombardement, parvenaient à se maintenir sur leurs positions en creusant de profonds éléments de tranchées derrière leurs pièces et continuaient leurs tirs malgré tous les efforts de l'ennemi, le 2^e groupe, qui avait été mis au service d'une brigade coloniale, donnait l'exemple d'une liaison parfaitement réalisée avec l'infanterie. Un réseau téléphonique, partant des éléments avancés des bataillons, les mettait en communication avec leur commandement, avec le groupe et les batteries. Aussi tous les mouvements, toutes les concentrations de l'ennemi étaient signalés immédiatement et les batteries, bien accrochées sur plusieurs points du terrain, pouvaient exécuter rapidement des tirs dont l'efficacité était constatée par les troupes de première ligne.

Ainsi, dès la bataille de la Marne, on obtenait au 34^e une liaison parfaite avec l'infanterie, on faisait un large emploi des méthodes de transport de tir et de la création d'abris pour la protection du personnel ; bref, on réalisait déjà tout ce que la pratique d'une longue guerre a révélé essentiel. On accomplissait les missions les plus variées : protection immédiate de nos premières lignes, harcèlement de l'ennemi à distance, contre-batterie.

Les résultats obtenus par le courage et la collaboration étroite de nos fantassins et de nos artilleurs furent le maintien intégral de nos positions, l'échec de la ruée ennemie.

Quand, le 11, vers midi, parlant aux troupes de l'ennemi en retraite, on traversait le champ de bataille, quand on voyait le mont Moret qui en avait été le pivot héroïquement tenu par le 326^e d'infanterie, on était saisi d'horreur et d'admiration devant ce théâtre de carnage. Horreur devant le sol bouleversé, jonché de débris, devant ces loques humaines, ces cadavres convulsés que l'on voyait épars jusqu'à perte de vue. Admiration pour ceux qui avaient pu se maintenir dans cette zone infernale et pour nos artilleurs dont apparaissait la terrible efficacité des tirs. Notre

ligne d'infanterie aussi était jalonnée par des morts nombreux ; si nombreux, qu'ils paraissaient représenter des compagnies à effectif complet. C'est que ceux-là n'avaient pas voulu reculer : ils étaient restés sur place ; ceux qui n'étaient plus là, talonnaient l'ennemi en retraite : ils avaient progressé.

Point pour point, l'ordre de Joffre avait été exécuté.

VII. — La poursuite après la Marne.

La période de quelques jours qui suivit la bataille de la Marne et se passa à la poursuite des Allemands en retraite ne fut marquée par aucun combat véritable. L'ennemi avait presque une journée d'avance sur nous, car il nous avait faussé compagnie dès la nuit du 10 septembre, masquant son départ derrière quelques éléments d'arrière-garde.

Les fatigues de la retraite avaient épuisé les chevaux, qui, attelés en permanence, restant souvent sans boire, mangeant mal, avaient fourni un effort énorme. Quant aux hommes, artilleurs comme fantassins étaient à bout de forces. L'encombrement des routes, les destructions effectuées par l'ennemi augmentaient encore les difficultés de la poursuite. Le temps lui-même était contre nous : les grandes pluies de septembre étaient venues. D'autre part, c'est à toute vitesse que l'armée allemande se repliait pour aller se fixer sur des positions déjà choisies et préparées.

On conçoit que, dans ces conditions, il ait été impossible de mordre sur l'ennemi pendant qu'il se dérobaient.

Le 11 au soir, le régiment bivouaqua près de Blacy : pas de tentes, pas de couvertures ; interdiction de faire du feu ; pas de ravitaillement ; la pluie continuait à tomber et le vent soufflait en tempête. Cependant, cette nuit-là a laissé un bon souvenir, car on avait chaud au cœur de savoir l'ennemi en fuite.

Les jours suivants, même misères. A mesure que l'on avançait, les dévastations, les atrocités allemandes apparaissaient. C'étaient les villages brûlés, ruinés de fond en comble, systématiquement : Auve, totalement détruit, fumait encore sous la pluie, présentant le spectacle bizarre de ses cheminées, qui, seules, étaient restées debout, semblant de petites tours quadrangulaires aux profils biscornus. Dans l'église, également détruite, un cadavre carbonisé sur les marches de l'autel évoquait un effroyable drame de la sauvagerie allemande.

Accumulés par places en dehors des villages, des meubles de toutes sortes, des fauteuils, des matelas, des bouteilles vides en quantités invraisemblables, attestaient qu'après le pillage et l'incendie, la soldatesque teutonne s'était livrée à de grossières orgies autour des ruines fumantes.

Tout le long des routes, c'étaient les objets les plus hétéroclites, produits de pillage et matériel militaire qui avaient été abandonnés ; mais l'infamante prévoyance allemande se reconnaissait à ce que tout ce qui avait été au préalable brisé ou mis hors d'usage. C'étaient aussi de nombreux cadavres de chevaux, au ventre ballonné, jambes en l'air et qui dégageaient d'affreuses puanteurs.

Nous cheminions péniblement sur les routes boueuses, trempés d'une pluie que les rafales de vent semblaient vouloir fouetter jusqu'aux moelles de tous nos pauvres êtres épuisés. Malgré leurs souffrances, des hommes et des chevaux s'endormaient en marchant, et, quand une colonne s'arrêtait quelques instants à cause d'un passage embouteillé, on voyait des gens s'endormir debout instantanément.

Après un arrêt à Saint-Jean-sur-Tourbe, les 14 et 15 septembre, le régiment vint occuper une position de rassemblement, le 16, près de Suippes. Mais, le soir même, on le renvoyait dans la région de Saint-Rémy-sur-Bussy et de Croix-en-Champagne. Epouvantable marche de nuit par la pluie, sur les routes si encombrées que l'on mit jusqu'à huit heures pour faire 12 kilomètres.

Le 17, on repartait, de nuit encore, sous la pluie toujours, pour venir bivouaquer le long de la route, près de la ferme de Jonchery. Autre nuit de misère !

Enfin, le 18 au matin, traversant le camp de Châlons, le 34^e venait mettre en batterie aux environs du fort Saint-Hilaire pour tirer dans la région d'Aubérive. Les Allemands s'étaient arrêtés là : de troupes, on n'en voyait point, mais, sur les mouvements de terrain grisâtre, serpentaient des lacs blancs.

Le Boche s'incrétait au sol; la guerre de tranchées commençait.

VIII. — Les débuts de la guerre de tranchées en Champagne.

Entre le long massif boisé de l'Argonne et la région de plateaux découpés de nombreuses vallées qui s'étend depuis le Laonnais jusqu'à Craonne et Epernay, s'allonge, du nord au sud, sur une largeur d'une soixantaine de kilomètres, la zone crayeuse de la Champagne. C'est un pays pauvre qui, jadis, totalement dénudé, fournissait de maigres, mais immenses pâturages à des troupeaux de moutons. Aujourd'hui, on l'a parsemé de bois de pins et on laboure de grandes étendues, mais il reste encore de vastes friches dont le camp de Châlons donne un exemple typique.

Le relief du sol y est faible : les mouvements de terrain que l'on y observe sont le résultat d'une érosion qui a usé facilement le sol tendre, lui a donné des contours assouplis, le modelant en douces ondulations. Une terre végétale assez maigre s'est formée à la surface de la craie qui constitue tout le substratum du pays. Dès que l'on creuse de 10 à 30 centimètres, on trouve la craie presque pure, mais brisée en tout petits morceaux, parfois à aspect sableux, provenant de l'altération de la craie compacte par le gel et les infiltrations d'eau. A moins de 1 ou 2 mètres en profondeur, on a, en général, la craie intacte. Altérée ou non, la vraie craie se travaille facilement à la pioche ; elle tient bien en parois très inclinées ou même verticales ; elle constitue un terrain perméable où l'eau s'infiltrerait rapidement. C'est donc un sol éminemment approprié au creusement des tranchées et des abris souterrains. Mais les travaux que l'on y fait sont visibles à grande distance, car le blanc de la craie fraîchement remuée tranche sur la teinte gris verdâtre des maigres herbes qui couvrent le sol.

Au point de vue historique, cette région pauvre, a été, sans que l'on en comprenne bien les motifs, un des principaux centres de la culture celtique dans les derniers siècles de la Gaule indépendante. C'est fréquemment que l'on y trouve de vastes cimetières gaulois, dans lesquels dorment, ensevelis parfois sur leur char de bataille, l'épée au côté, ces vieux guerriers dont l'intrépidité légendaire fit trembler l'ancien monde et qui ne furent vaincus que par suite de leurs discordes intérieures : leçon à ne pas oublier !

Plus tard, c'est dans les champs catalauniques que les hordes sauvages des barbares de l'Europe centrale furent arrêtées et taillées en pièces par les défenseurs de la Gaule romanisée. On montra, auprès de La Cheppe, une vaste enceinte elliptique, entourée d'un fossé et d'une levée de terre de plusieurs mètres de haut que l'on appelle « Camp d'Attila ». Mais, en réalité, ce n'est pas le chef des Huns dévastateurs qui a exécuté ce travail : le mérite en revient aux anciens Gaulois qui, bien des siècles auparavant, avaient organisé le pays.

Il y a plus d'un siècle, quand la France, s'élançant vers un nouvel idéal, inaugurerait une ère nouvelle pour le monde, c'est encore sur la terre champenoise, à Valmy, qu'elle écrasait les ennemis de la liberté.

Tant de souvenirs glorieux planaient sur cette terre, elle était pétrie de tant d'ossements de nos fiers aïeux que l'on ne pouvait songer qu'elle vît notre honte. Nos armées de la grande guerre y ont brisé une fois de plus, dans une longue série de combats, la rage de l'envahisseur, la puissance de l'ennemi héréditaire.

La ligne choisie par les Allemands en 1914 s'appuyait sur les rares petits massifs qui dominent la région : massif du Berru, Nogent-l'Abbesse, près de Reims, massif de Moronvilliers plus à l'est. C'est au pied de ce massif, à Aubérive, sur la petite rivière de la Suippes, que l'ennemi s'était arrêté devant nous.

Dès qu'elles furent en place, le 18 septembre, les batteries entreprirent une installation de protection et de camouflage. On fit des levées de terre autour des pièces, des abris en tranchée pour le personnel; on s'efforça de masquer le tout avec des pins, créant de véritables bois artificiels. On dormait dans des cahutes couvertes de branches et de paille, quelquefois à demi enterrées.

Les premiers jours se passèrent sans combats. L'ennemi travaillait à ses tranchées : nous commençons à l'imiter et à reprendre haleine.

Puis on tenta de passer. Le 24 septembre, le 1^{er} groupe aidait, par ses tirs sur l'infanterie et les batteries adverses, une attaque que menaient quelques-uns de nos éléments en liaison avec un corps voisin. Mais la bataille de la Marne avait vidé les coffres, et, depuis, on ne pouvait plus les remplir; aussi notre aide dut-elle se borner à quelques tirs d'une densité dérisoire.

Le 30 septembre, c'est le 2^e groupe qui était chargé de préparer et de soutenir une attaque française sur Aubérive ; il disposait de 800 coups pour ce travail !

Quand le bataillon du 50^e régiment d'infanterie, chargé de mener l'attaque, partit à l'assaut sur le glacis qui borde la Suippes, il fut fauché par des mitrailleuses qui le prenaient de face, de flanc, d'écharpe.

C'était jugé : quelques centaines de coups de canon et, des poitrines humaines étaient impuissantes devant des tranchées, des fils-de fer et des mitrailleuses. L'échec, devant Aubérive fut donc complet : mais c'est à la 24^e D. L. que fut réservé l'honneur, trois ans plus tard, de le réparer glorieusement en s'emparant de la position que l'ennemi n'avait cessé de renforcer depuis lors.

Le 34^e resta encore quelque temps dans cette région du camp de Châlons. Puis, le 19, octobre, appuyant à l'ouest, il vint occuper les secteurs de Prosnes et de Prunay.

Là, c'était la vallée de la Vesle, marécageuse par endroits, s'étendant sur une dizaine de kilomètres de largeur entre le plateau boisé qui constitue la montagne de Reims-et le massif de Nauroy-Moronvilliers, que l'ennemi tenait en entier et au pied duquel étaient les lignes françaises. De nombreux petits bois offraient des couverts pour glacer les batteries et fournissaient les matériaux pour créer les abris de protection que l'on ne pouvait creuser dans le sol, car la nappe d'eau était peu profonde. Dès cet hiver 1914-1915, les batteries du 34^e mirent au point la confection de casemates de pièces et d'abris boisés telle qu'on la maintint dans la suite.

L'arrière-pays n'avait pas été trop ravagé lors du passage de l'ennemi. C'étaient les coquettes pertes villes de Verzy, de Verzenay, de Villers-Marmery, installées sur les pentes de la montagne de Reims, de l'autre côté de la Vesle. La montagne de Reims est une sorte de promontoire tabulaire qui s'avance dans la région crayeuse que nous avons décrite. Ce promontoire, ou soubassement de craie, est constitué, au sommet, par des formations de sables, d'argiles et de pierres siliceuses, dites « meulières ». Sur cette hauteur, la végétation est tout autre qu'en Champagne crayeuse : ce sont des taillis et de belles futaies de chênes et de hêtres et de curieux « faux », variété de hêtres dont les branches se tordent et s'anastomosent de façons bizarres.

Les pentes très raides qui descendent depuis le sommet plat et boisé jusqu'à la plaine sont couvertes des vignobles qui font la célébrité de la Champagne.

Sur le rebord de ce plateau de la montagne de Reims, au-dessus de Verzy, l'initiative d'officiers du régiment fit organiser un observatoire, appelé en langage conventionnel « le Sinaï » qui dominait toute la région, surveillait l'ennemi dans un vaste rayon, repérait ses batteries, réglait les nôtres. A cet observatoire, s'en rattachaient d'autres, ce qui permettait de travailler par

recoupements. C'était déjà un organisme central d'observation que l'on venait de créer pour toute une artillerie de secteur. Celle-ci se réduisait, d'ailleurs, à peu de chose près, aux batteries du 34^e et à quelques batteries de vieux matériel de 90.

C'est à cette époque que commença à se préciser le mode de collaboration étroite qui devait exister entre l'artillerie et l'infanterie : l'artilleur sans cesse alerté, prêt à répondre dans le minimum de temps à toute demande de tir. Pour cela, on créa des liaisons téléphoniques le plus souvent par des moyens de fortune ; on dressa comme on put des cartes et des schémas de l'organisation ennemie avec appellations conventionnelles permettant au fantassin de préciser d'un seul mot l'objectif à battre ; enfin, nos batteries maintenaient jour et nuit un personnel de garde prêt à tirer.

Cependant, la crise des munitions, quoique un peu moins aiguë, continuait à sévir et l'on devait se limiter à quelques tirs de réglage, quelques ripostes sur les batteries allemandes, quelques tirs sur tranchées à la demande de notre infanterie.

Les deux premiers mois de notre installation se passèrent sans gros incidents. Le 20 décembre arriva un ordre de Joffre qui fut accueilli avec enthousiasme. « L'heure des attaques a sonné, disait-il. Après avoir contenu l'effort des Allemands, il s'agit maintenant de le briser et de libérer définitivement le territoire national envahi. » Notre rôle serait de retenir l'ennemi pendant qu'un corps voisin percerait dans la région de Perlhes-les-Hurlus. Pour cela, nos batteries, surtout celles du 1^{er} groupe, furent chargées de provoquer l'adversaire, tirant sur des points sensibles les quelques rafales que lui permettaient les allocations en obus. Elles firent de leur mieux ; mais cette petite ruse fut sans effets sur l'ennemi qui connaissait notre situation et dédaignait de répondre. Pendant bien des jours, on entendit le grondement lointain, en roulement de tambour de nos petits 75 qui crachaient furieusement. Puis on cessa de rien entendre ; la bataille d'hiver en Champagne était terminée. On en comprenait déjà le triste résultat ; nous avons été impuissants à rompre une ligne de fortifications qui se reconstituait par derrière, tandis qu'on la grignotait par devant.

Devant nous, les positions dominantes que tenait l'ennemi, où il se fortifiait de plus en plus dans les petits bois et les clairières avec tranchées, blockhaus, réseaux de fils de fer, mitrailleuses dissimulées de toutes parts, auraient découragé les plus aventureux.

Le front semblait réellement cristallisé. C'était la paralysie par la disproportion des moyens d'attaque et des moyens de défense.

IX. — La hernie de Saint-Mihiel.

Dans la nuit du 24 au 25 mars, le régiment était relevé, et, après quelques heures de repos dans la région de Saint-Hilaire-au-Temple, venait cantonner dans les villages de Saint-Germain-la-Ville, Cheppy et Montcetz. Le 30 mars, il embarquait en gare de Vitry-le-François pour une destination inconnue.

Cette destination, c'était la Woëvre ; le but était de mener rapidement une attaque sur le flanc sud de la vaste pointe allemande qui s'enfonçait dans les lignes françaises atteignant la Meuse à Saint-Mihiel et qui fut connue pendant toute la guerre sous le nom de « hernie de Saint-Mihiel ». Deux attaques convergentes, une sur chaque côté de cette hernie, pouvaient, par une légère progression, suffire à l'étrangler. Le secteur était resté calme depuis que les lignes s'étaient fixées ; les tranchées étaient médiocrement organisées et défendues par de faibles garnisons. En certains points, il n'y avait à peu près pas d'organisation défensive. On pouvait donc espérer forcer par surprise les lignes allemandes. Le danger évident résultait de ce que la base de la hernie s'appuyait au camp retranché de Metz qui pouvait, en très peu de temps, l'alimenter de troupes et de matériel.

Le pays offrait des difficultés spéciales pour l'attaque. Notre zone arrière était la plaine de la Woëvre, argileuse et humide, où la circulation est impossible en dehors d'un petit nombre de chemins. Le front lui-même était dans une zone de hauteurs et de vallons avec de grands bois et des forêts impossibles à conquérir autrement qu'en les contournant, ce qui limitait les directions possibles d'attaque. Le sous-sol du pays est constitué par des assises de calcaire et de marnes, ce qui a donné en surface, par une longue altération, un sol argileux rougeâtre. Ce sol, très gras, conservant l'humidité, le sous-sol pierreux rendaient difficile le creusement des tranchées et des abris ainsi que toute circulation en période de pluie.

Le régiment, débarqué le 31 mars à Pagny-sur-Meuse et gares voisines, prit position dès la nuit du 1^{er} au 2 avril en face du bois de Mortmare (secteur de Flirey). Aucune position n'était préparée, aucun observatoire installé ; les liaisons téléphoniques à faire ; trois jours après on attaquait. Il faut le dire à la louange du 34^e, les tirs précis qu'on lui demandait furent parfaitement exécutés. L'appui à l'infanterie consistait à tirer pendant un certain temps, variant de dix à trente ou quarante minutes, sur des positions de tranchées ennemies pour les rendre intenable aux défenseurs. On tirait à deux, trois ou quatre coups par pièce et par minute, puis, à la fin du tir, nos fantassins allaient occuper la tranchée. L'attaque, menée sur un front total assez large, se décomposait en petites attaques partielles, car on renonçait à attaquer en certains points, par exemple la lisière même du bois de Mortmare, dans lequel on ne voulait pas pénétrer. Notre préparation d'artillerie fut bien celle que l'on demandait et elle réussit à chasser les Allemands des éléments de tranchées qui étaient pris sous le feu. Mais, quand l'infanterie partit à l'assaut, il se produisit sur chaque point à peu près la même chose : ou bien les assaillants, dès qu'ils sortaient à découvert, étaient fauchés par les mitrailleuses des zones latérales qu'on n'avait pas voulu attaquer, ou bien ils arrivaient dans la tranchée adverse, mais là, coupés de tout renfort, isolés au milieu des lignes allemandes, ils devaient subir les contre-attaques à la grenade qui finissaient par les rejeter ; alors, ceux qui cherchaient à regagner nos lignes étaient fusillés à découvert.

Les effectifs avec lesquels on menait ces petites attaques locales étaient de deux ou trois compagnies en moyenne ; mais les pertes étaient proportionnellement très lourdes. Cependant, on renouvela l'assaut à de multiples reprises dans toute la période du 5 au 22 avril. Les gains furent nuls ou insignifiants. A la fin, il arriva ceci : dès qu'une préparation de tir de nos batteries commençait en un point, l'ennemi, qui avait eu le temps d'amener l'artillerie dont il manquait au début, écrasait nos tranchées de départ sous des tirs violents de contre-préparation. Les tranchées, construites hâtivement dans un terrain difficile, n'offraient qu'un abri précaire, et, comme elles étaient bourrées d'hommes au coude à coude, les pertes subies étaient grandes.

Il fallut se rendre à l'évidence : l'effet de surprise n'avait pas suffi à compenser l'infériorité des moyens d'attaque. La surprise, une fois passée, il n'y avait plus rien à espérer, comme l'expérience de Champagne l'avait déjà fait voir.

Cette mauvaise période fut marquée, pour l'artillerie, d'une série pénible d'accidents. Les munitions, fabriquées en hâte, ne présentaient plus les garanties voulues, et, à chaque tir intense des batteries, on peut dire qu'il y avait quelque pièce qui sautait. On ne peut rien concevoir de plus démoralisant pour un artilleur que la crainte d'être tué par son propre canon, que de se dire en lâchant le tire-feu : « Je vais peut-être sauter en miettes. » Cependant, le personnel resta stoïque devant cet affreux danger. Le 7 avril, au cours d'un tir de préparation, la deuxième pièce de la 7^e batterie sautait, projetant, à droite et à gauche, les lambeaux des corps du pointeur **CLUZEAU** et du tireur **VAUMORE** : mais les pièces voisines continuèrent à tirer à la cadence prescrite comme si rien ne s'était produit.

Le régiment resta en Lorraine jusqu'au début de juin sans qu'il eut à prendre part à aucune affaire d'importance. Le 1^{er} groupe, qui avait été détaché dès le 8 avril au bois Le Prêtre, à la disposition de la 73^e D. I., y avait appuyé, dans les débuts, quelques petites attaques analogues à celles de la région de Flirey.

Le 8 juin, le régiment quittait le secteur et venait cantonner dans la région de Pagny-sur-Meuse, où il embarquait le 15 juin.

X. — L'arrivée en Artois. — L'attaque du 25 septembre 1915.

Le régiment débarqua près d'Amiens les 16 et 17 juin, et un repos d'un mois lui fut accordé. Les villages de Flesselles, de Saint-Waast-en-Chaussée, de Vaux-en-Amiénois, d'Argœuvres furent ses cantonnements pendant son séjour en Picardie, C'était le premier repos du régiment depuis le début de la campagne et toutes les fatigues subies le rendaient nécessaire. Le beau temps, le calme, le charme, grave du pays picard aux vastes horizons couverts de moissons ondulantes avec, çà et là, une bourgade qui se cache dans un nid de feuillage, une petite vallée qui s'encaisse dans le sol et, où d'immenses peupliers se mirent dans une eau tranquille, tout cela crée un apaisement, une détente de l'esprit et des nerfs, que chacun goûta avec joie. C'était un petit sourire de la vie qui revenait après bien des souffrances, bien des visions d'horreur.

Le 19 juillet, nous partions, et, trois étapes par Occoches et Grand-Rubécourt, nous amenaient dans le secteur que nous devions occuper : celui de-Neuville Saint-Waast. Il était déjà célèbre par une percée du front ennemi que l'on y avait réussie par surprise au mois de mai, sans pouvoir l'exploiter ensuite, et par une série de combats où les Français avaient conquis le village lui-même-et une zone couverte de tranchées si nombreuses et si enchevêtrées qu'on l'avait appelée le « Labyrinthe ».

La région où l'on combattait était celle des dernières collines d'Artois. Ces collines, souvent couronnées de boqueteaux, couvertes de belles cultures, finissent vers le nord par une longue ride de hauteurs allongée droit nord-ouest- sud-est, et dominant l'immense plaine des Flandres. Cette dernière ligne de crête était tenue par les Allemands au nord de Neuville-Saint-Waast, mais, au-delà, à partir de Vimy, c'était la plaine. Une faible progression de notre part pouvait nous y porter, ramenant peut-être la guerre de mouvement et en pays plat.

Mais la position nous était défavorable. L'ennemi, du haut de la crête que l'on a appelée quelquefois la « falaise » de Vimy, dominait et voyait toutes nos positions sur plusieurs kilomètres de profondeur, ce qui interdisait toute circulation de jour en dehors des boyaux. De nos observatoires, au contraire, on ne voyait rien en arrière de cette crête, rien de la zone des batteries allemandes.

Les batteries du régiment étaient installées de part et d'autre de la route de Mareuil à Neuville, et pour la plupart dans un long repli de terrain qui avait été baptisé du nom prometteur de « Fond de Vase ».

Le début de notre séjour se passa en travaux d'installation et tirs de réglage. A la fin d'août et au début de septembre, on prescrivit de commencer des réglages et des constructions d'abris pour munitions en vue d'une attaque. Puis le programme de l'attaque arriva : tout était réglé d'avance. On admettait que cette action générale devait être une œuvre de coordination générale, une scène où chacun avait appris son rôle à l'avance. Au surplus, on ne croyait pas que les ordres à l'artillerie pussent, en pratique, être donnés au fur et à mesure du développement de l'action. Aussi avait-on fixé à chaque batterie un programme détaillé pour chacun des quatre jours, J-4, J-3, J-2, J-1, qui précéderaient l'attaque : pour le jour J, tout était réglé de même, et les tirs fixés par heures et minutes rapportées à l'heure H de l'assaut.

On voulait ruiner l'organisation défensive ennemie, détruire ses réseaux de fils de fer, bouleverser ses tranchées, épuiser les défenseurs par un long et intense bombardement de quatre jours. Pour cela, la 24^e D. I. était appuyée par douze batteries de 75 (le 34^e et le 1^{er} groupe du 52^e), deux batteries de 155 et une batterie de 220. C'était donc le 75 qui jouait le rôle principal. Nos batteries devaient exécuter des « tirs de destruction de front », « tirs contre mitrailleuses », « tirs d'enfilade sur les boyaux », « tirs de contre-batterie », « tirs de neutralisation de nuit », car il s'agissait d'empêcher que l'adversaire ne refit, la nuit, ce qu'on avait démoli dans la

journée. La tâche de l'artilleur était écrasante : après une période de travaux, de réglages longs et pénibles, car beaucoup devaient être faits par avion, il fallut assurer, pendant les quatre jours et les quatre nuits précédant le jour de la bataille, des tirs presque continuels.

Enfin, le jour J arriva, hélas ! brumeux et pluvieux. L'infanterie sortit dans un magnifique élan ; le tir de nos batteries s'allongeait devant elle selon une progression prévue d'avance. On tira ainsi pendant des heures : les servants, nus jusqu'au torse, servaient leurs pièces avec un entrain endiablé. La peinture bouillait et brûlait sur les canons surchauffés et chacun était heureux de faire ou d'entendre les commandements d'allonger la hausse ; le territoire se libérait devant nous ; nos troupes progressaient derrière le « mur de feu » que leur faisaient les artilleurs. On arrivait à des hausses qui approchaient de la limite, quand, tout d'un coup, vint l'ordre : « Tirez sur la tranchée des Cinq-Saules. » Ce fut une stupeur, une consternation : la tranchée sur laquelle il fallait tirer était la deuxième ligne allemande. On n'avait donc à peu près rien fait !

Les choses ne s'étaient pas passées selon le programme fixé ; tout ce plan, réglé d'avance, avait été dérangé dès le début, et on n'avait rien pu réparer ni modifier. Les tirs de destruction confiés au 75 avaient été sans effet sur les nombreux abris allemands profondément enterrés. Nos troupes d'infanterie avaient été fusillées dans le dos par l'ennemi, qui était sorti de ses abris après le passage des vagues d'assaut. Le village de Thébus, qui aurait dû être écrasé par un tir de 370, avait servi de repaire et d'appui à des troupes de contre-attaque qui avaient rejeté les nôtres. C'était l'échec. Les artilleurs, comme les fantassins, étaient épuisés, beaucoup de canons mis hors service par les tirs prolongés.

Cependant, le 26, on reprit l'attaque, et, le soir, le 2^e groupe du 34^e reçut l'ordre d'aller se mettre en position au sud-ouest de Neuville-Saint-Waast. Il y resta moins d'une heure ; l'ennemi tenait encore une tranchée à 700 mètres de là et la position était continuellement criblée de balles. La belle conduite du 2^e groupe dans cette circonstance lui valut une citation.

Le 27 et le 28, on exécuta des tirs de protection devant les tranchées qui avaient été conquises et qui représentaient un gain de peu de centaines de mètres.

Le 29, dans la nuit, le régiment était relevé et il prenait position, le lendemain et le surlendemain, dans le secteur d'Arras.

Ainsi, une préparation d'artillerie de 75, quoique bien exécutée avec de bons réglages, avec des tirs très nourris, avait été insuffisante. Il fallait autre chose pour écraser les défenses ennemies. De plus, la durée de la préparation et l'étendue limitée du front d'attaque n'avaient pas permis de prendre l'adversaire à l'improviste.

Ce n'était encore pas ainsi qu'on libérerait le territoire.

XI. — Le secteur d'Arras. — Retour à Neuville-Saint-Waast. — L'hiver dans les tranchées. — Les affaires de mines.

Notre séjour à Arras fut assez bref : il ne dura que du 1^{er} au 10 octobre et ne fut marqué par aucune attaque d'infanterie.

Les positions de batteries étaient dans la ville même et dans les faubourgs Saint-Nicolas et Sainte-Catherine. Il y avait une batterie cachée dans un jardin public ; une autre, dans le jardin d'un horticulteur, masquait les embrasures de ses casemates avec des wagonnets garnis de pots de fleurs : on les déplaçait sur une voie de 0m, 60 au moment de tirer. D'autres batteries étaient dissimulées parmi les maisons. Il y avait des observatoires en ville.

Mais ce genre de secteur que l'on n'avait pas encore vu était bien le plus triste qu'on puisse imaginer. Cette grande ville, ce produit de tant de travail, de tant de générations et de tant de siècles, ce foyer d'activité humaine, se détruisait, s'effondrait journellement sous nos yeux. Quelques habitants, obstinés dans leur attachement au pays natal, y vivaient encore, se cachant

dans les caves. Oh! que c'était triste, ces bombardements de la ville d'Arras ; on entendait les lourds projectiles qui semblaient arriver lentement avec un souffle haletant; puis le souffle se précipitait et se terminait dans un fracas formidable d'explosion et de maisons qui s'écroulent. Alors, de toute la ville, où le fracas, se répercutait, s'élevait comme une clameur immense et lugubre que répétaient à leur tour les échos de la Scarpe. Chacun de nous l'a encore dans la mémoire, cette clameur de la vieille cité d'Artois, et ce qu'elle disait, nous ne l'oublierons jamais.

Le 10 octobre, le régiment regagnait à peu de chose près ses anciennes positions à Neuville-Saint-Waast. Le lendemain, on tentait une nouvelle attaque pour s'emparer de la crête de Vimy, cette fois sans idée de rupture du front, mais pour s'assurer de meilleures positions d'hiver. L'attaque, menée de façon analogue et avec des moyens inférieurs à celle du 25 septembre, échoua complètement.

C'était fini pour la saison : l'hivernage allait commencer. Il fut particulièrement pénible, aussi bien du fait de l'ennemi que du fait de l'hiver et de la nature des lieux.

Le terrain sur lequel l'infanterie et même l'artillerie devaient s'organiser, venait d'être bouleversé pendant des mois de luttes. Il fallait créer ou entretenir des kilomètres de boyaux, car les vues de l'ennemi empêchaient de circuler autrement que par eux dans le jour. Le sol, constitué par un limon dont l'épaisseur atteignait parfois 5 et 6 mètres, se réduisait sous les pieds en une boue grasse et sans fond; les parois des tranchées et des boyaux s'effondraient en masses pâteuses. On a, vu des abris, dont l'entrée donnait sur un boyau, se remplir de boue liquide où des gens, circulant de nuit, trouvaient une mort affreuse par enlèvement. D'autre part, l'ennemi, qui avait été menacé sur cette position vitale, était sur ses gardes et nous harcelait sans cesse. On ne pouvait amener le ravitaillement, les munitions, les matériaux de toutes sortes que de nuit. Ce sont de véritables prodiges qu'ont accomplis les braves conducteurs qui assuraient ce rude service par des nuits noires, sous des rafales de pluie, sous les tirs de harcèlement de l'ennemi, venant jusqu'aux positions à travers des terrains boueux coupés de tranchées, semés de trous d'obus, tels que, parfois, un caisson et six chevaux culbutaient et disparaissaient dans l'un d'eux. Le personnel des batteries de tir fournit un effort gigantesque, construisant des positions puissamment protégées, assurant la garde de l'infanterie avec une vigilance jamais en défaut, remplissant, parfois, ses missions sous des bombardements effroyables par obus de gros calibres, que l'ennemi réglait à vue du haut de ses ballons.

Pour en donner une idée, il suffira de rappeler les deux citations obtenues coup sur coup par la 8^e batterie :

La 8^e batterie du 34^e R. A. C., sous le commandement de son chef, le capitaine **Roche (Jean-Hugues-Gabriel)**. — Les 30 et 31 octobre 1915, pendant une attaque allemande dirigée sur nos lignes, a été soumise à un violent bombardement d'obus de gros calibre qui a écrasé plusieurs abris et a détruit ou enseveli trois canons. Malgré ces effets du tir ennemi, la batterie a continué le tir avec la seule pièce restante et a accompli sa mission.

(Ordre du régiment n° 97 du 10 novembre 1915.)

La 8^e batterie du 34^e R. A. C., sous le commandement du capitaine **Roche (J.-H.-G.)**, secondé par le maréchal des logis **Buisson (Pierre)** — Le 13 février 1916, a subi un bombardement d'obus de 210 violent et précis qui a enseveli un canonnier dans un abri, détruit un canon et projeté un caisson à 25 mètres de son emplacement, le personnel étant à ce moment abrité ; quelques instants après, la 8^e batterie étant appelée à exécuter un tir de barrage, le personnel est sorti des abris et a exécuté le tir sous un violent bombardement, sans arrêt, avec le plus grand calme et avec une parfaite régularité. (Batterie déjà citée à l'ordre du régiment du 11 novembre 1915, ordre de la division n° 47 du 17 février 1916.)

C'est d'épisodes de ce genre que fut tissée la vie du régiment pendant cinq mois. La période finale (fin janvier, février, début de mars), fut particulièrement dure. L'ennemi, qui projetait la

grande affaire de Verdun, entreprit, pour donner le change, de frapper sur nous une série de coups très violents semblant prélude à une vaste offensive sur le front d'Artois. De grands travaux de sape lui avaient permis d'établir sous les premières lignes de notre secteur et des secteurs voisins de nombreux fourneaux de mines. Chacun de ces fourneaux était constitué par une charge dépassant parfois 10.000 kilogrammes d'explosif placée à 15 ou 20 mètres de profondeur.

Le 23 janvier, un certain nombre de nos batteries subissait des bombardements par obus de gros calibre. Le 1^{er} groupe seul recevait, en une heure, une centaine de coups de 210.

Le lendemain, au point du jour, d'énorme et sourdes explosions secouaient la terre : de vastes morceaux de sol avec les tranchées, les abris et les défenseurs qui les couvraient, étaient projetés en l'air et, en retombant, enfouissaient le voisinage sous leurs débris. Il restait à leur place d'immenses entonnoirs, dont les rebords dominaient tous les alentours.

A partir de ce jour, ce furent d'incessantes luttes pour défendre ou reprendre ces entonnoirs. Constamment alertées, nos batteries devaient exécuter les tirs les plus précis pour suivre et appuyer l'infanterie dans ces combats corps à corps. Quand l'un des adversaires ne pouvait s'emparer de haute lutte d'un entonnoir occupé par l'autre, il faisait sauter par une nouvelle mine la portion de lèvre organisée. Et le combat reprenait autour du nouvel entonnoir.

Enfin, dans les premiers jours de mars, des éléments britanniques venaient reconnaître le secteur et la relève, minutieusement organisée, s'effectuait dans le plus grand ordre.

XII. — Verdun.

Après la relève anglaise, qui fut terminée le 14 mars 1916, le régiment s'embarqua à Frévent et aux gares voisines. Débarqué à Ailly-sur-Noye (Somme), il resta une douzaine de jours dans la région (La Faloise, Breteuil, etc.). Cette période, dite de repos, fut consacrée à nettoyer et à remettre en état le matériel, à donner quelques soins aux chevaux épuisés par un hiver de fatigues et de séjour sans abri dans les bois ; enfin, à faire des manœuvres d'artillerie pour « remettre en main » le personnel.

On s'embarqua de nouveau le 31 mars. La destination, on la devinait sans peine : c'était à notre tour d'aller mettre l'épaule sur la porte que l'ennemi voulait enfoncer et que des camarades barraient déjà depuis six semaines. De fait, c'est à Gondrecourt et aux environs que nous débarquions, et trois étapes nous amenaient à Verdun. Pénibles étapes sur des chemins défoncés, car les bonnes routes étaient réservées aux camions. Les paysages graves de la Lorraine, leurs puissantes forêts sombres, héritage intact de la vieille Gaule, constituaient le cadre sobre et grandiose de la lutte immense dont dépendait le sort du monde.

On connaissait la gravité de la situation ; on savait que là brute germanique attaquait avec la vigueur et le courage du fauve ; que nous étions déjà handicapés par les premiers chocs reçus ; que des trois voies ferrées qui soutenaient le Verdun stratégique, deux étaient coupées par l'ennemi. C'était un arbre à qui on avait tranché deux racines sur trois, et sur lequel soufflait la tempête ; cependant, il fallait le soutenir pour que sa chute ne nous écrasât point.

Partout, on voyait des troupes se hâtant silencieusement, des files de voitures, d'immenses campements, des dépôts de toutes sortes ; au loin, les ballons, comme de grosses chenilles courtes accrochées en rang sur le bas du ciel ; et, de là-bas, montait vers nous le grondement sourd et continu des canons. Chacun sentait la gravité de l'heure, savait que peut-être l'instant du sacrifice, suprême était proche ; et tous ces gens qui allaient, sans échanger une parole, avaient les mêmes pensées. Résolus à faire leur devoir jusqu'au bout, une petite angoisse leur serrait le cœur ; plus d'un revoyait dans sa mémoire les images chères de son enfance, le pays natal, les êtres aimés.

Le 4 avril, nous arrivions dans le secteur : la division occupait la rive gauche de la Meuse, face à la côte du Talou. Comme travaux d'installation, à peu près rien de fait. Pour les hommes, la

toile de tente ou quelques rares abris ébranlés ; pour les chevaux, rien : la corde tendue entre deux arbres dans un bois.

Les positions de batteries étaient situées dans le pli de terrain au sud des forts de Marre et de Belle-Epine. Ceux-ci, en partie écrasés par des obus d'énorme calibre, étaient, cependant, occupés par des détachements d'infanterie, et nous servaient d'observatoires de surveillance et de réglage. De là, l'œil plongeait sur la vallée où la Meuse grise, accompagnée de son canal aux grands peupliers, faisait une boucle dans les prés verts ; puis c'étaient les pentes raides, les côtes qui encadraient immédiatement cette vallée : la côte de l'Oie au-dessus du village de Cumières, sur la rive gauche; la côte du Talou, la côte du Poivre, sur la rive droite, avec Vacherauville et sa mare. Ces côtes n'étaient elles-mêmes que l'extrémité ou le flanc de mouvements de terrain qui allaient en s'écartant de la Meuse, séparés entre eux par des vallées encaissées, tels les fameux ravins de Beaumont et d'Haudremont. Enfin, plus loin, dominant le tout, un piton, sans cesse fumant sous les obus : le fort de Douaumont. Elle nous écrasait, elle nous obsédait, cette masse de Douaumont d'où l'œil de l'ennemi dominait, tout le champ de bataille. Ce n'est pas à nous de retracer tout ce que ces noms évoquent de sanglant, d'héroïque et de glorieux. Cependant, si le rôle de la 24^e D. I. se trouva relativement modeste, puisque notre infanterie, occupant une rive de la Meuse, n'eût pas à subir d'attaque directe ; par contre, le 34^e d'artillerie, devant remplir des missions d'appui aux divisions voisines et de contre-batterie, fût mêlé de façon active aux actions les plus violentes que connut le secteur dans la rude période des trois mois de printemps. Quand l'ennemi cherchait à remonter le long de la rive droite, visant directement Verdun, les tirs du 34^e lui barraient le passage vers Vacherauville, harcelaient ses communications, criblaient ses batteries d'obus. Quand les Allemands, s'étant emparés de Cumières, cherchaient à pousser plus avant, le 34^e appuyait les contre-attaques de notre infanterie. En dehors de ces missions d'appui, c'était surtout à des tirs sur les batteries adverses que l'on employait le régiment. L'efficacité des tirs nourris et bien réglés de nos 75 était grande sur des batteries qui n'avaient en général pas eu le temps de construire des casemates de protection. Aussi, l'ennemi s'efforçait, en retour, par de terribles bombardements d'artillerie lourde, d'écraser nos batteries : il semblait invraisemblable pour qui voyait leurs positions, que des êtres vivants puissent subsister dans cette zone à laquelle les trous d'obus se recoupant avaient donné l'aspect d'un désert chaotique.

Ce sont les 7^e et 8^e batteries qui eurent à subir les tirs les plus violents et les plus nombreux. En Artois, on avait vu des batteries bouleversées en une après-midi par un bombardement, mais le lendemain ou surlendemain était calme. A Verdun, il n'y avait pas de trêve : la lutte était de tous les jours, de tous les instants.

On donnera une idée de cette lutte d'artillerie en disant que le régiment a renvoyé à l'arrière, en deux mois et demi, plus de 70 canons détériorés par le feu de l'adversaire, c'est-à-dire que chaque pièce a dû être remplacée deux fois. « La 1^{re} batterie, le 11 avril 1916, sous un bombardement d'obus de gros calibre d'une extrême violence, qui a bouleversé ses emplacements, détruit ses abris et causé la mise hors de combat de deux sous-officiers et huit hommes, a continué à remplir, sous le feu pendant trois heures, la mission qui lui avait été confiée, et n'a cessé de tirer qu'après la mise hors de service de tous ses canons. » (Ordre du régiment n° 284 du 31 mai 1916.)

Comme exemple de mission, on peut citer la 9^e batterie, qui tira pendant trente-neuf heures de suite sur le « Gué des Pierres », passage de la Meuse qu'il fallait interdire à l'ennemi pendant une attaque.

Quatre-vingts jours d'une telle vie avaient épuisé le personnel. Enfin, les 24 et 25 juin, le régiment était remplacé sur les positions où il avait si vaillamment « tenu ».

Avant de partir, on alla saluer ceux qui restaient dans la terre si chèrement défendue. Qu'ils étaient émouvants ces cimetières de Verdun, ces longues files et rangées de petites croix blanches toutes neuves, qui poussaient chaque jour, qui envahissaient des champs entiers, qui devenaient comme des forêts tragiques, dont chaque plante représentait un immense total de souffrances, de douleurs et de larmes ! Cependant, le cœur ne manquait à personne : si on savait plaindre les morts, on savait aussi pourquoi ils s'étaient sacrifiés et quelle était la bonne façon de les honorer.

Chacun partit avec joie, joie matérielle et immédiate d'obtenir un repos bien nécessaire, joie plus noble et plus profonde d'avoir vaillamment rempli son rôle et de se dire : « Ils ne nous ont pas eus, on les aura ! »

XIII. — Les secteurs de l'Aisne.

En quatre étapes, le régiment vint s'embarquer en gare de Vitry-le-François le 30 juin. Après une semaine de repos dans les villages de Villers-Agron, Baslieux et Anthenay, au nord de la vallée de la Marne, il venait prendre position, le 7 juillet, dans le secteur est de Vailly, près de Soissons.

Une première impression reposante se dégageait du pays. De vastes plateaux cultivés et, entre eux, de petites vallées bien ouvertes avec des prairies, de beaux arbres, des villages où les habitants étaient restés et continuaient les travaux de la paix ; tout cela semblait à peine touché par la guerre.

Depuis longtemps, en effet, il ne se passait rien dans le secteur, et les deux adversaires le considéraient comme un séjour de repos pour divisions fatiguées. L'Aisne, séparant les combattants, enlevait jusqu'à la velléité du moindre coup de main. Et des « civils » habitaient encore leurs maisons dans la vallée même de l'Aisne à moins d'un kilomètre des lignes allemandes. Telle batterie placée dans un petit ravin, à côté du village de Brenelle, occupait une maison habitée encore par un bon vieux et une bonne vieille qui cultivaient leur jardin à côté des canons.

Mais nous abandonnions bientôt ce secteur assoupi pour aller en occuper un autre qui ne l'était guère moins : celui de Vaclerc, où nous arrivions le 19 juillet.

Entre les vallées de l'Aisne et de l'Ailette, s'étend, de l'est à l'ouest, sur plus de 30 kilomètres, un long plateau parfaitement horizontal qui va depuis Craonne jusqu'aux abords de Soissons. Il est suivi sur toute sa longueur par un chemin, appelé le Chemin-des-Dames, parce qu'il avait été établi spécialement pour l'usage de « Mesdames de France », filles de Louis XV. Ce plateau, aux contours bizarres, se réduit par places à quelque cent mètres de largeur ; ailleurs, il pousse au sud ou au nord des prolongements de plusieurs kilomètres. Inversement, on pourrait dire que les vallées de l'Aisne ou de l'Ailette poussent de larges golfes dans le plateau, y créant de capricieuses découpures. Le fond plat des vallées se relie à la surface horizontale du plateau par des pentes très raides ; souvent, à leur sommet, ces pentes se terminent par une petite falaise de rocher gréseux assez tendre. Beaucoup de villages se sont établis le long de ces falaises pour y trouver un abri contre le vent et surtout parce qu'on pouvait y creuser de véritables grottes artificielles qui servaient d'habitation. Parfois aussi, quand le banc de rocher était d'assez bonne qualité, on l'exploitait comme pierre à bâtir. Les grandes carrières souterraines ou les petites grottes d'habitation ainsi créées sont ce que l'on appelle, dans le pays, « des creutes ». Il y en a d'immenses qui traversent tout le plateau, et où des bataillons entiers peuvent trouver un refuge. On sait que, dès avant la guerre, les Allemands avaient pensé à l'organisation militaire de ces « creutes ».

Certaines de nos batteries utilisèrent aussi ce genre de protection. Ainsi, la 8^e batterie, à Paissy, avait ses pièces à l'entrée même de grottes ouvertes face à l'ennemi ; elle ne pouvait craindre

que des coups d'embrasure. Inversement, la 9^e batterie occupait une position à Cuissy et Gény, où les pièces étaient sur le rebord arrière du plateau au-dessus des creutes ouvertes vers l'arrière, qui servaient d'abris et de soutes ; un plan incliné avec wagonnets faisait communiquer les deux étages.

Il y a peu à dire des missions confiées au 34^e dans ce secteur : c'étaient la protection éventuelle de l'infanterie et quelques tirs de représailles. La difficulté la plus grande résultait de la proximité des tranchées françaises et allemandes. Mais nos batteries étaient à la hauteur de ces missions délicates.

Parfois, il y avait une petite alerte. C'était quand, à la nuit tombée, on entendait braire des ânes dans les lignes allemandes. Cela signifiait une arrivée de « seaux à charbon » qui serait déversée le lendemain sur notre infanterie. Personne n'ignore que le « seau à charbon », en langage de tranchée, désigne un projectile de lance-bombe, ayant la taille et l'aspect des seaux cylindriques que les ménagères utilisent pour leur charbon. Ces projectiles, contenant de fortes charges d'explosif, peuvent produire de graves effets de destruction.

Mais une impression de sécurité d'ensemble dominait dans le secteur.

Après deux mois de cette guerre ralentie, le régiment était relevé et venait occuper, le 20 septembre, la région sud de Fère-en-Tardenois. Un petit séjour y était mis à profit pour quelques manœuvres ; les terrains propices ne manquaient pas, et, dans les vastes champs restés en friche et pleins de hautes herbes, les caissons écrasaient parfois des lièvres.

Puis on partit par étapes pour la vallée de l'Oise.

XIV. — Le secteur de l'Oise.

Parti le 9 octobre de la région de Fère-en-Tardenois, le régiment s'arrêta trois jours pour faire une manœuvre aux environs de Marigny-en-Orxois. Puis, en quatre étapes, il arrivait à Antheuil, dans la région de Compiègne, et, enfin, prenait position à une quinzaine de kilomètres de cette ville, dans la vallée de l'Oise, près de Ribécourt.

La large vallée de l'Oise, marécageuse par endroits, est dominée par de petits massifs à sommet aplati, à bords escarpés qui s'élèvent d'une centaine de mètres au-dessus de la vallée. C'est peu, mais leur isolement et leur profil altier sont si frappants dans ce pays plat, qu'on leur a décerné le titre de « monts ». Ils donnent, bien entendu, de magnifiques observatoires. Un autre caractère particulier de la région vient des vastes et belles forêts qui la couvrent en grande partie.

Quand le régiment prit position, le 16 octobre, le secteur était calme depuis longtemps. Nous tenions la petite ville de Ribécourt avec des batteries sur les hauteurs qui la dominent au sud. Devant nous, un large espace plat, humide, presque marécageux, sillonné par nos tranchées de première ligne. Au delà, la lisière des bois tenue par l'ennemi avec des petits villages à demi démolis par les obus : Dreslincourt, Pimprez, Ourscamps. Puis, au loin, caché derrière les grands bois jaunissants, on voyait quelques toits : Noyon ! Pour toute la France, ce nom représentait depuis deux ans le symbole le plus frappant de la menace : « Les Boches sont à Noyon ! » Cela évoquait aussi la présence de l'ennemi aux portes de Paris ; l'invasion s'enfonçant vers le cœur de la France comme un vaste coin dont le sommet était là, si près, si menaçant. Aussi, malgré l'absence de toutes opérations dans ce secteur, sa situation faisait prendre des précautions particulières pour éviter toute surprise. C'était la région par excellence des « exercices de tir de barrage » organisés par le commandement pour vérifier la vigilance des batteries. Certaines unités du 34^e établirent de véritables records ; on vit des barrages demandés téléphoniquement d'un poste avancé d'infanterie qui furent déclanchés en moins de vingt secondes.

Quelques coups de main, quelques bombardements à grande distance, dont souffrirent les échelons, sont les seuls incidents qui ont marqué la période de séjour du régiment. Cette période

dura à peu près exactement un mois. Le 17 novembre, par une froide et triste journée, les groupes se mettaient en marche vers le grand champ de bataille qui avait succédé à celui de Verdun, vers la vallée de la Somme.

XV. — Le secteur de la Somme.

Par le verglas, par la pluie, le régiment traversa Montdidier et, de là, fut dirigé sur Lamotte-en-Santerre et Cappy. C'était une fourmilière humaine que cette, zone d'arrière-front. Sur les larges routes de Picardie défilaient sans interruption les colonnes de voitures et de camions automobiles ; on marchait par trois colonnes de front : deux colonnes d'autos, une dans chaque sens, et une colonne de voitures à chevaux, sans compter les cavaliers et les gens à pied qui devaient passer hors de la route. Des compagnies entières de cantonniers jetaient sur les routes, sans cesse, des chargements de pierres que le sol boueux semblait dévorer ; en les voyant, on songeait au travail des Danaïdes.

Le 19 novembre, le régiment arrivait à Cappy, gros bourg en ruines qui devait servir de cantonnement aux échelons, à des parcs d'artillerie, à des services de toutes sortes : là, on ne voyait plus de routes défoncées ; une surface parfaitement unie, de couleur jaunâtre, réunissait les bases des maisons. Ceux qui y mettaient le pied enfonçaient, tantôt jusqu'à la cheville, tantôt jusqu'au genou, en moyenne, à mi-mollet. Et il pleuvait toujours !

Le secteur qui nous était confié était sur le plateau d'Herbécourt. Les flancs est et nord du plateau, taillés presque à pic, dominant les deux côtés d'un coude à angle droit de la vallée de la Somme : vers le sud, le plateau s'abaisse doucement, modelé par deux ou trois vallonnements. A l'est, sur l'autre rive de la Somme, c'était Péronne, aux mains des Allemands, dominée par le mont Saint-Quentin, que l'ennemi avait transformé en un immense nid de batteries. Ses lignes, franchissant la rivière, tenaient le village de Barleux ; celui-ci, bien que situé dans un fond et dominé par nous, offrait un point d'appui redoutable. A plusieurs reprises, des troupes françaises l'avaient attaqué, mais s'y étaient « cassé les dents ». C'est que le morceau avait été soigneusement préparé, comme les Allemands savaient le faire : caves renforcées par des massifs de béton et servant d'abris, savantes installations de mitrailleuses, organisation des ruines et des abords du village, tout cela, fait avec le plus grand luxe de moyens, permettait au défenseur de disloquer une attaque, puis de rejeter l'assaillant.

La prise de Barleux était pour nous le but désigné ; en effet, la bataille de la Somme, depuis l'été 1916, n'avait jamais cessé : l'ampleur et la fréquence des actions, il est vrai, allaient en diminuant, mais on, prévoyait une poussée sans cesse renouvelée. Cette poussée était maintenue surtout dans le secteur anglais, immédiatement voisin du nôtre vers le nord. A force de bombardements, nos alliés finissaient pas détruire toutes les organisations d'une zone et forcer l'ennemi à l'évacuer. De notre côté, on commença à organiser l'attaque : construction de positions de batteries, d'abris, de transports de munitions, etc.

Les Allemands, qui avaient chancelé sous la violence du premier choc, en juillet, s'étaient ressaisis depuis lors. Sachant que nous devions les attaquer, et que l'organisation préparatoire de notre attaque nécessitait un long et pénible travail, ils entravaient ce travail par des tirs continuels de harcèlement. C'était le principe d'étouffer l'attaque dans l'œuf. Le temps et le lieu les secondaient dans leur entreprise de nous rendre la vie intenable. La zone que nous occupions était celle où s'étaient déroulés les premiers combats de juillet : anciennes tranchées éboulées, réseaux de fils de fer, trous d'obus, débris de toutes sortes, couvraient le sol. Tout avait été détruit. Des bois hachés ras de terre ; quelques pans de murs indiquant l'emplacement des villages, c'était tout ce qui restait dans l'immense « bled » qui s'étendait à perte de vue, sillonné de routes défoncées et de pistes transformées en lits de fange. Tel était le pays où il fallait s'organiser. Le ciel bas et sombre déversait constamment ses longues pluies fines qui transissaient

les hommes et réduisent la terre en boue. Puis ce fut le froid, la neige, le grand vent qui balayait le plateau par des températures de — 10° et — 20°. Quelle misère que celle des pauvres hommes qui vivaient là, dans des trous de bêtes sauvages, fournissant un travail, allant jusqu'à la limite de leurs forces, semblant persécutés à la fois par l'ennemi qui tirait partout et à toute heure et par la nature elle-même ! Plus d'un, épuisé, en venait à souhaiter la mort. Et combien de fois a-t-on entendu ce cri arraché par la souffrance : « Mais qu'avons-nous fait, mon Dieu ! pour souffrir comme cela ! »

Néanmoins, il n'y eut pas une défaillance, pas une, hésitation dans l'accomplissement du devoir. Cela n'a pas le brillant d'un fait d'armes, mais cet héroïsme plus humble n'a pas moins de mérite que les plus beaux traits.

Jamais l'ennemi, en face de nous, n'avait manœuvré si habilement son artillerie ; d'abord, il exécutait des tirs si variés dans le temps et dans l'espace, qu'il parvenait à donner l'impression d'une menace continuelle sur tous les points, et c'étaient des avalanches d'obus de gros calibre. Enfin, son service de renseignements de l'artillerie devait être d'une rare précision, à en juger par la façon dont nos points sensibles et nos batteries en action étaient pris sous le feu.

Cette vie dura pour le régiment environ deux mois et demi. Mais l'attaque sur Barleux n'eût pas lieu : on préparait ailleurs la grande offensive de printemps. Du 8 au 10 février 1917, la division était relevée par une division britannique. Le 34^e venait, en deux étapes, cantonner aux environs d'Amiens, à Glisy, Lamotte-Brebière et Blangy-Tronville.

XVI. — Maisons-de-Champagne.

Embarqué en gare de Boves et de Longueau, le régiment arrivait, le 16 et le 17 février, dans la région de Valmy.

Nous retrouvions cette même Champagne crayeuse déjà connue, où nous avons passé de si dures journées pendant la retraite et après la bataille de la Marne. Bien des événements y étaient survenus depuis que nous l'avions quittée. Elle avait été le théâtre principal de l'offensive du 25 septembre, et un instant, on aurait pu croire que l'ennemi serait bouté hors des tranchées et des tanières dont il l'avait criblée. Mais il avait pu se cramponner, puis s'incruster de plus en plus dans le sol, et, depuis lors, la guerre de tranchées continuait. L'hiver l'avait un peu assoupie, quand, le 15 février, l'ennemi, dans la surprise d'un coup de main, réussit à s'emparer de nos premières lignes aux environs de la ferme de « Maisons-de-Champagne ». Nous perdions là une position de crête d'où on avait des vues gênantes pour l'ennemi. En dehors de cela, l'affaire ne tirait pas à conséquence. Cependant, ce petit échec sans gravité, avait eu un effet moral assez déprimant. C'est que, comme les autres années, en France, on mettait son espoir dans « l'offensive de printemps ». Et voilà que, pour débiter, au contraire, c'était le Boche qui marquait un point ! Il ne fallait pas rester sur cet échec : on devait reprendre Maisons-de-Champagne.

Dès le 21, les 1^{er} et 3^e groupes du 34^e étaient mis à la disposition de l'A. D. 2, en vue de l'attaque, puis le 26 groupe, à son tour, était engagé. Mais les préparatifs de l'A. D. 2 furent interrompus, et c'est à la 24^e division qu'incomba la tâche de reprendre le terrain perdu.

L'ennemi était sur ses gardes. Non seulement, il devait s'attendre en logique à ce qu'on ne lui laissât point sans discussion ce dont il s'était emparé par surprise, mais encore les préparatifs d'attaque faits de notre côté, interrompus, puis repris, ne lui avaient pas échappé. Aussi ne cessait-il de harceler les zones de batteries et les voies de communications.

C'était le début de mars, dans une morne région dévastée par les combats acharnés de 1915. Des bourrasques de pluie et de neige balayaient ces grandes ondulations de terrain grisâtre et aride, ravagé de tranchées et de trous d'obus. La période de dégel avait transformé les routes en

fondrières boueuses. C'est dans de telles conditions que le régiment devait s'engager à la hâte, s'installer sans abri sous le feu de l'ennemi, sous la pluie du ciel. Il fallait assurer dans un minimum de temps des liaisons difficiles, des réglages précis, des approvisionnements considérables d'obus. On posa des lignes téléphoniques, sans cesse coupées, sans cesse réparées ; on régla des tirs sur tous les points de détail du prodigieux enchevêtrement des tranchées, des ouvrages et des boyaux ennemis; on transporta la nuit, le jour, des milliers d'obus ; on créa des plates-formes de bois pour empêcher les pièces de s'enliser dans le sol, des levées de terre pour les protéger des éclats. Des unités, qui couchaient sous la tente, sur le sol détrempe, constamment bombardées par l'ennemi, parvinrent à fournir ce labeur énorme. L'effort nécessaire fut fourni, et, le 8 mars, sous des rafales de neige, l'infanterie de la 24^e D. I., protégée par notre feu, conquérait la crête de Maisons-de-Champagne.

Mais les Allemands avaient un point d'honneur à conserver cette position. Appuyés par une forte artillerie, ils contre-attaquèrent aussitôt furieusement, et, pendant quatre jours, ce fut une lutte acharnée, dans laquelle les adversaires se disputaient des lambeaux de tranchées démolies par les bombardements et presque comblées par la boue.

C'était dans ces corps à corps et ces fluctuations que le 34^e devait appuyer l'infanterie ; jour et nuit en éveil, il y réussit dans un effort atteignant la limite des forces humaines. On donnera une idée de ce que fut sa tâche en disant qu'en quatre jours, la seule artillerie de campagne de la division envoya sur l'ennemi 140.000 obus.

Le 12 mars, l'effort allemand, brisé, nous laissait maîtres de Maisons-de-Champagne. Quelques jours après, le 34^e était relevé et venait occuper le secteur d'Aubérive.

Une citation à l'ordre de l'armée signée Pétain a récompensé l'énergie, l'habileté et l'héroïsme que le régiment déploya au cours de cette courte, mais terrible lutte.

XVII. — Le secteur d'Aubérive. - Attaque du 17 avril 1917.

En transportant chaque nuit une pièce de chaque batterie, la relève du 34^e s'effectua, du 18 au 21 mars, par échange de positions avec l'A. D. 45, qui occupait le secteur d'Aubérive.

Nous revenions ainsi occuper presque exactement les positions où nous avons commencé la guerre de tranchées trois ans auparavant. Le Boche tenait toujours Aubérive. Seulement, les grands peupliers qui cachaient le village, étaient tombés sous les obus. Des maisons, il ne restait plus un toit ; seules, quelques ruines, des pans de murs bizarrement découpés. Les limites des champs s'étaient effacées sous l'uniforme sauvage des herbes folles. Des bois, il ne restait que quelques troncs d'arbres ; certains, coupés presque ras de terre, d'autres, dressés encore de toute leur hauteur, projetaient aux quatre coins du ciel les moignons mutilés de leurs branches : il semblait qu'un cyclone fabuleux et infernal eût balayé tout le pays. On ne voyait pas un mouvement dans tout ce champ de bataille ; partout de la terre remuée, des parapets de craie blanche et, de ci, de là, des gros flocons de fumée jaune, blanche, noire, d'obus qui éclatent. C'était tout. Cependant, une vie, une activité intense se cachait dans ce désert : chaque adversaire savait qu'à tel endroit, dans le terrain bouleversé de telle lisière de bois, derrière telle haie, tel talus, était une batterie ennemie, un observatoire, des abris de troupes en réserve. Alors, un jour, après un réglage, quelquefois avec l'aide de l'avion ou du ballon, il « abrutissait » le point en question. Pendant une heure ou deux, les obus se succédaient sur telle ou telle de nos batteries ; à chaque explosion, on voyait jaillir dans une fumée noire une gerbe de débris. Parfois, c'étaient des rondins entiers projetés en l'air comme des fétus de paille. Parfois, une énorme fumée se dégageait avec des explosions sourdes : c'était un dépôt de munitions qui sautait. Et, quand le bombardement avait pris fin, tout semblait bouleversé, détruit ou mort. Quelques minutes après, le travail reprenait acharné dans les décombres ; la nuit suivante, le matériel détruit était enlevé et remplacé. Le lendemain, la batterie tirait de toutes ses pièces.

Cependant, notre mission se précisait : la 24^e D. I. devait flanquer à l'extrême droite la grande attaque qui devait enlever les « monts » de Champagne, c'est-à-dire le massif de Berru et celui de Moronvilliers, au pied duquel était Aubérive. Cette attaque même était liée à l'offensive du Chemin-des-Dames.

Comme en septembre 1915, l'artillerie devait, pendant plusieurs jours, « pilonner » les tranchées allemandes ; mais, cette fois, le principal rôle de pilonnage fut confié à l'artillerie lourde et à l'artillerie de tranchée, celle-ci chargée surtout des destructions de premières lignes. A l'artillerie de campagne revenait la mission de frayer le chemin et d'accompagner la marche : détruire les réseaux de fils de fer de deuxième ligne et tenir sous le feu les tranchées ennemies dont l'infanterie devait s'emparer, contraignant ainsi, jusqu'au moment de l'assaut, les défenseurs à rester dans leurs abris. Puis, le rideau de feu s'écartant devant les nôtres, ceux-ci bondissaient immédiatement sur les objectifs successifs sans laisser le temps, aux Allemands de sortir de leurs trous. Les tranchées une fois conquises, il s'agissait de les protéger contre les retours offensifs de l'ennemi, de barrer à celui-ci les voies et les défilements par où il pourrait contre-attaquer; de porter à chaque instant la défense là où portait la menace. On voit tout ce que le rôle de l'artillerie de 75 avait d'important, de précieux pour l'infanterie, tout ce qu'il exigeait de souplesse et de précision pour cette collaboration des deux armes.

Le plus bel éloge de l'artillerie tient dans la facilité de progression du fantassin. A Aubérive, l'ennemi, prévenu de l'attaque et l'attendant, se laissa néanmoins surprendre par la précision avec laquelle nos batteries et les troupes d'assaut collaboraient. Deux bataillons s'avancant derrière notre barrage surprirent et capturèrent dans leurs terriers 500 Allemands avant qu'ils eussent pu comprendre la variation du tir et l'arrivée de l'attaque. C'est au 126^e d'infanterie et au 3^e groupe du 34^e que revient l'honneur de ce bel épisode.

L'assaut fut livré le 17 avril, et les éléments de la division s'emparèrent de tous les objectifs qui leur était assignés. Cette progression rendait Aubérive intenable pour l'ennemi, et le 19 après-midi, à la suite d'une reconnaissance effectuée par des artilleurs de tranchée, les troupes territoriales placées devant le village, mais qui n'avaient pas eu mission d'attaquer, pénétrèrent dans Aubérive.

Ce que fut l'offensive générale à laquelle se reliait notre action, est du domaine de l'Histoire. Mais on peut dire à l'honneur du 34^e qu'il se montra là ce qu'il fut toujours : unité d'un dévouement et d'une compétence absolus, forçant le succès dans toute la limite où il pouvait être forcé.

XVII. — Le secteur de Perthes. — Retour au secteur d'Aubérive.

Peu de jours après l'attaque, nous échangeons nos positions avec l'A. D./60 qui occupait le secteur de Perthes-les-Hurlus. La relève, commencée le 24 avril, s'achevait le 28.

Ce nouveau secteur, situé entre ceux déjà connus de Maisons-de-Champagne et d'Aubérive, était d'aspect analogue. J1 avait été le théâtre de la première tentative de percée du front ennemi dans l'hiver 1914-1915. Puis ç'avait été la guerre de mines analogue à celle qu'avait connue la 24^e D. I. en Artois : on voyait sur plusieurs kilomètres toute une série d'immenses cratères qui avaient éventré la craie blanche. C'est même dans l'un d'eux qu'était installé le poste de commandement d'un de nos groupes (le 1^{er}).

Un peu en arrière de la ligne des entonnoirs, on voyait l'ancienne zone de premières lignes françaises et allemandes, celle où s'était déroulée la « bataille d'hiver de Champagne ». On ne peut rien imaginer de plus macabre que cette bande de terre, sillonnée de petites tranchées presque détruites, criblée de trous et de débris d'obus, semée d'armes et d'objets d'équipement à côté desquels traînaient à foison de misérables restes humains : ici, on trébuchait sur un crâne qui roulait dans l'herbe, plus loin on apercevait une paire de demi-bottes allemandes dans

laquelle étaient encore plantés les tibias ; dans le parapet de la tranchée apparaissait le rictus d'une face osseuse que venait de laver la dernière pluie. On ne pouvait creuser un abri, élargir un boyau sans que les os apparaissent sous la pioche.

Ce sol tragique, qui avait vu tant de luttes héroïques et sanglantes, tant de souffrances et de morts, est une ligne de crêtes arrondies, en partie boisées, qui domine, d'un côté les petits villages de Souain, de Perthes, de Mesnil-les-Hurlus et de l'autre le versant sur lequel s'alignent Somme-Suippe, Somme-Tourbe, Somme-Bionne. Ce genre de noms, commençant par Somme, fréquent en Champagne, indique que la localité est située près de la source de la rivière dont elle porte le nom : la Suippe, la Tourbe, la Bionne, etc. En effet, « Somme » a la même racine latine que sommet et désigne, dans le cas actuel, le point le plus haut du cours d'eau.

Du rôle et des missions que le régiment eut à remplir dans cette région, il n'y a pas grand-chose à signaler. C'étaient la protection éventuelle de l'infanterie, quelques tirs de harcèlement sur les routes et les pistes. On fit quelques petits coups de main préparés et appuyés par des tirs de bombardement, d'encadrement, de barrages mobiles et fixes. On inaugura contre les avions volant bas un système de défense où toutes les batteries de campagne faisaient une sorte de barrage aérien.

Fidèle à ses principes d'organisation et de travail, le régiment construisit et organisa des positions de batteries répondant à toutes les exigences de la guerre de tranchée. L'ennemi, qui voyait notre zone du haut de grands pylônes d'observation qu'il avait construits sur des hauteurs à quelques kilomètres dans ses lignes, entreprenait fréquemment contre nos batteries ces tirs systématiques de destruction dont nous parlions précédemment. Abrisés dans des sapes profondes pendant le tir, nos braves poilus, aussitôt passées les rafales, se remettaient à l'ouvrage et bientôt le mal était réparé.

Le 18 juin, la division fut relevée pour un repos d'un mois ; mais le 34^e resta en secteur avec l'infanterie de la 41^e division. Puis, le 20 et le 21 juillet, il reprenait ses anciennes positions dans le secteur d'Aubérive avec la 24^e D. I.

Ce nouveau séjour dura plus de deux mois et demi et fut marqué par une série de luttes qui finit par faire échouer une grande attaque projetée par les Allemands. Bien que le principal honneur, dans ce cas, revienne au commandement, les exécutants, dont fut le 34^e, eurent le mérite de conduire l'action avec une énergie et une précision qui en assurèrent le succès.

Des prisonniers, faits au cours d'un coup de main, avaient appris au commandement que, sur un vaste front, comprenant en particulier tout notre secteur, l'ennemi projetait une attaque par les gaz. La région était éminemment favorable à ce genre d'action : assez plate pour qu'il n'y ait pas de zones élevées restant indemnes, mais avec de longs vallonnements susceptibles d'attirer et de conduire loin en arrière les nappes gazeuses. Pas de forêts faisant obstacle, mais de petits bois que nous avions choisis précisément comme centres d'installation et bien faits pour s'imprégner de gaz et les retenir. D'ailleurs, l'expérience en avait malheureusement été faite à plusieurs reprises dans la région ; malgré toutes précautions une forte émission de gaz était toujours meurtrière ; il y avait des hommes se laissant surprendre, mettant leur masque trop tard ou l'ajustant mal, il y avait presque impossibilité de préserver les chevaux. Ce qu'il fallait donc, c'était écraser le serpent dans l'œuf, empêcher l'attaque de se produire.

Une installation d'attaque aux gaz est une œuvre de longue haleine et un gros travail, nécessitant la construction d'abris spéciaux et la mise en place des lourds récipients d'acier, des bouteilles contenant le gaz sous pression. On entreprit donc, par une série de bombardements et de coups de main puissants, de « casser les bouteilles » et d'empêcher l'organisation de l'ennemi.

Le 18 juillet, le régiment appuie un coup de main sur le « saillant de Vienne » ; le 23 juillet sur la « tranchée de Hesse » ; le 24, sur la « tranchée de Hanovre » ; le 26 sur la « tranchée de Leipzig ». Le 3 septembre, nouvelle attaque sur les tranchées « de Brandebourg » et « de Hesse ». Les 4, 5, 6, 7, nos batteries exécutent des tirs de harcèlement de jour et de nuit, pendant

que l'artillerie lourde et l'artillerie de tranchée écrasent de leurs projectiles les organisations allemandes. Le 8 septembre, un gros coup de main sur le saillant de Vienne, appuyé principalement par le 1^{er} groupe du 34^e, rapportait d'assez nombreux prisonniers et des engins à gaz. Du 9 au 12, les tirs de harcèlement continuaient, et le 12, nouveau coup de main. L'ennemi, furieux, essayait de réagir et d'engager la lutte avec nos batteries. Mais, finalement, dominé par l'artillerie française, il dut renoncer à son attaque et déménager ce que nos obus avaient épargné de ses bouteilles et de son installation spéciale. Il était vaincu sur le terrain qu'il avait choisi et ses armes perfides lui avaient été arrachées des mains.

Au cours de cette longue lutte, les batteries du 34^e eurent à fournir un dur effort et à supporter des tirs effroyables d'artillerie lourde ; elles n'en remplirent pas moins leurs missions avec l'habileté et le courage coutumiers.

Enfin, dans les premiers jours d'octobre, le régiment était relevé. Parti le 6, il arrivait en trois étapes dans la région au nord de la vallée de la Marne, entre Fismes et Dormans, où un repos d'un peu plus d'un mois fut accordé à la division.

XIX. — Départ et arrivée en Italie. — Positions d'attente.

Tandis que le régiment et toute la division occupaient leur temps de repos à quelques exercices et manœuvres et que le front français paraissait stabilisé, la partie la plus importante du front italien s'écroulait dans le désastre de Caporetto.

Aussitôt, montrant que l'unité de front, sans être absolue, n'était déjà pas un vain mot, les commandements français et anglais envoyaient en toute hâte des divisions de renfort en Italie ; la 24^e D. I. était désignée pour partir.

Le 14 et le 15 novembre, le régiment s'embarque en gare d'Epernay pour arriver deux jours après à Briançon. Il fallait franchir les Alpes par étapes, car les deux seules voies ferrées passant de France en Italie étaient prises par d'autres transports. On passa au col du mont Genève (1.854 mètres), utilisant la route construite par Napoléon en 1805, comme le rappelle une pyramide placée au col à côté du petit village de Mont-Genève. Il y avait peu de neige et la rude montée s'effectua sans incidents. C'était par de claires journées d'automne ensoleillées, limpides et calmes et bien des mémoires auront fixé la vision éblouissante et majestueuse de la grande barrière alpestre aux cimes étincelantes de neige, aux immenses pentes couvertes de bois sombres, aux rochers à pic qui plongent dans des gouffres vertigineux où écument les torrents. Une étape de Briançon à Cézanne, une de Cézanne à Oulx, une autre de Oulx à Suze amenèrent les batteries à leur nouveau point d'embarquement. C'est le 19 novembre que le 1^{er} groupe fit son entrée à Suze, précédé d'une musique italienne et défila sur la « piazza del Sole » aux accents ininterrompus de la Marseillaise. L'étape avait été pénible, hommes et chevaux étaient las et poudreux, mais la bonne impression produite était cependant évidente.

Le moment était tragique pour l'Italie : il fallait empêcher toute défaillance morale. Sur les murs, des affiches signées Cadorna menaçaient d'être « fusillés dans le dos » les déserteurs qui ne se rendraient pas immédiatement. L'opinion publique, troublée par une mauvaise propagande, avait besoin d'être soutenue : rien ne pouvait être plus efficace que de lui montrer les Alliés apportant un secours prompt et puissant.

La belle tenue de nos troupes, la robustesse des hommes, l'ordre qui régnait dans les unités firent une impression profonde, et l'on peut dire que l'effet moral qui en résulta fut plus utile, encore à l'Italie que notre aide matérielle elle-même. Plus tard, quand nous eûmes fait connaissance avec nos hôtes, tous nous ont confirmé cette impression ; les défaitistes disaient : « Les Français n'ont plus d'hommes ; il ne leur reste que des malingres, des gens épuisés : la France est à bout. » Quand on vit apparaître nos soldats, bien équipés, disciplinés, tous « avec

des épaules comme ça », ce fut une surprise et une admiration. Avec cette aide-là on pourrait tenir, on tiendrait ! Et l'Italie surmonta sa crise morale.

De Suze, le régiment fut transporté par voie ferrée jusque dans la région du lac de Garde, où il reçut comme cantonnements les villages de Ponti-sul-Mincio, de Malavicina, Paradisio et Salionze, au bord de la grande plaine du Pô, au pied de la chaîne des Alpes.

Cette immense plaine, que l'on appelle la vallée du Pô, représente comme un golfe comblé d'alluvions s'enfonçant entre les Alpes et l'Apennin ; le massif des Alpes en émerge brusquement comme il émergerait d'une mer qui aurait noyé son pied. Le lac de Garde, un des plus beaux, sinon le plus beau des lacs alpestres, tire son charme particulier de sa position à demi dans la montagne, à demi dans la plaine. Il doit sa formation à un énorme glacier qui creusa sous sa masse une large brèche dans le massif montagneux et venant s'étaler au bord de la plaine y déposa sur son pourtour de puissantes moraines. Quand il eut disparu, le fond de son lit forma une cuvette où s'amassent aujourd'hui les eaux bleu nombre du lac.

Installés parmi les collines morainiques qui cernent le rivage sud du Garde, les pays où le régiment devait passer son plus heureux hiver présentaient les cultures et la végétation caractéristiques de toute la plaine du Pô. C'étaient partout les mêmes champs rectangulaires, bien cultivés, tous plantés de rangées d'arbres, généralement des mûriers sur lesquels grimpent les vignes, et entre lesquels poussent les céréales.

Les habitants réservèrent, dès le début, le meilleur accueil à nos troupes, se gênant jusqu'à l'extrême quand il le fallait pour leur assurer le logement. Puis on fit connaissance et l'amitié se resserra davantage. Le recrutement régional du 34^e avait fourni de forts contingents d'hommes parlant un de nos dialectes de langue d'oc, cousins des dialectes d'Italie du nord et même de l'italien. Avec cela, un peu de travail et beaucoup de bonne volonté, la difficulté de la langue était vaincue.

Aussi, quand, après deux mois de séjour, le 26 janvier 1918, le régiment quitta les cantonnements qu'il occupait alors à Ponti, à Valeggio, à Monzambano, ce furent des adieux émouvants. Le 34^e avait remporté cette jolie victoire de conquérir le cœur de ses hôtes.

Passant par Vérone, il vint en quatre étapes occuper de nouveaux cantonnements sur les hauteurs au nord-ouest de Vicence, dans la région de Castelgomberto et Valdagno. Le séjour n'y fut pas très long. Arrivé le 31 janvier, il repartait le 13 février, le soir, il s'arrêtait à Borgo-Santa-Croce, un faubourg de Vicence, et le lendemain cantonnait près du torrent le Brenta, à San Giorgio-in-Bosco, Santa Morosina, Paviola et Lobia.

Peu de temps après, le 6 mars, un nouveau déplacement amenait tout le 34^e dans le gros bourg de Sandrigo. A quelques kilomètres de là, c'étaient les petites villes de Marostica et Breganze, au pied d'un immense talus de 1.400 mètres de haut : le flanc du plateau d'Asiago. Cette fois, nous étions à pied d'œuvre : les reconnaissances commencèrent aussitôt, et, au milieu de mars, les batteries s'installaient en secteur.

Pendant cette longue période où la division fut tenue en réserve, le 2^e groupe du 34^e avait été détaché, du 11 janvier au 21 février, à un cours de tir à Caprino, sur la rive est du lac de Garde, près de Rivoli, le lieu de la bataille célèbre. Ayant eu à exécuter des tirs de démonstration devant un grand nombre d'officiers français et étrangers, en particulier devant le général Fayolle, le groupe fut félicité pour sa tenue, pour la belle exécution et la précision de ses tirs.

XX. — Le secteur d'Asiago.

En bordure de la grande plaine, au nord de Vicence, le massif des Alpes, surgissant brusquement, s'élève d'un trait à une altitude de 1.200 à 1.400 mètres. De grands torrents, en creusant leurs vallées jusqu'à niveau de la plaine, ont tranché le massif perpendiculairement à son bord, le divisant en portions isolées. La partie comprise entre la plaine et les vallées du Brenta et de l'Astico a reçu le nom de plateau d'Asiago (Altopiano ou Altipiano di Asiago). Ce

nom de plateau semble évoquer une surface surélevée, mais horizontale, plane. Il n'en est rien : vue de très loin, ou comparée aux dénivellations alpestres, la portion de massif dont nous parlons mérite bien cette dénomination, car c'est un ensemble surélevé de plus de 1.000 mètres, à la surface duquel on ne trouve plus que des dénivellations relatives de peu de centaines de mètres. Mais, comme ces dénivellations sont nombreuses et à pentes abruptes, elles suffisent à donner à celui qui y circule une impression tout autre que celle suggérée par le mot de plateau. La partie centrale de l'Altipiano est occupée par la petite ville d'Asiago : c'est une véritable conque, couverte de pâturages, encerclée de toutes parts par des hauteurs boisées ; son unique débouché est le petit val d'Assa, qui tombe à l'ouest dans le val Astico. Au nord, les hauteurs s'élèvent progressivement du niveau de la conque, peu supérieur à 1.000 mètres, jusqu'à une longue crête d'altitude supérieure à 2.000 mètres, qui domine à pic le cours du Brenta ; au sud, ce sont des hauteurs moindres d'environ 1.300 mètres en moyenne, qui occupent toute la partie méridionale du plateau jusqu'à son rebord dominant la plaine.

Les Autrichiens tenaient la région nord ; nous occupions la partie sud du plateau. Les premières lignes d'infanterie passaient dans la conque, mais presque toute celle-ci, ainsi que le pays lui-même d'Asiago, étaient aux mains de l'ennemi. C'était d'ailleurs loin d'être un grand avantage pour lui, car des hauteurs boisées que nous occupions on dominait et voyait toutes ses lignes.

C'est le 16 et le 17 mars que les batteries du 34^e remplaçaient sur leurs positions les batteries italiennes. La relève était rendue particulièrement pénible, du fait des montées abruptes, des chemins couverts de neige et de glace, parfois à peine tracés, ailleurs même inexistantes, ce qui nécessitait le halage des pièces à la corde et le transport des munitions à bras d'hommes. Cette question des munitions était d'autant plus grave que, remplaçant un matériel différent du nôtre, il fallait évacuer les stocks d'obus et en reconstituer d'autres.

L'installation même était assez pénible : peu ou point d'abris ; on couchait dans des baraques à moitié enfouies dans la neige. Le sol, constitué par des blocs de calcaire dur comme du marbre, nécessitait le travail à la mine et l'emploi de perforatrices pour creuser des abris. Nous n'avions pas le bénéfice de trouver le travail d'une longue installation de guerre, car les lignes étaient fixées là depuis fort peu de temps.

La plupart des batteries du 34^e étaient situées sur le mont Sprunch, grand éperon couvert de hautes sapinières, qui dominait la cuvette d'Asiago. Les 8^e et 9^e batteries occupaient le sommet du monte Torle, situé plus à l'ouest, dans le secteur anglais. Toutes ces positions ne répondaient pas aux nécessités de défilement tel qu'on le conçoit d'ordinaire : elles n'étaient défilées que grâce aux masques des sapins dans lesquels elles se trouvaient, et souvent, de la position de batterie même on pouvait observer les lignes ennemies. Inversement, dans ces conditions, il était difficile de se dérober aux vues, et tout l'art du camouflage ne fut pas de trop pour y parvenir en partie.

Toutefois, la première période de notre séjour ne fut marquée par aucune activité de combat importante, et les Autrichiens se montraient peu agressifs. Les difficultés et les peines les plus graves provenaient du terrain, du temps qui était exécrable, des chutes de neige abondantes, après lesquelles vinrent des pluies et des orages d'une telle force, que nos pauvres baraques s'en laissaient traverser. Cependant, les lettres de France nous apprenaient qu'il y avait bien des envieux pour notre situation « sous le beau ciel d'Italie ».

XXI. - L'offensive autrichienne du 15 juin 1918.

Dès le début du printemps, tandis que commençait en France la puissante et dernière offensive allemande, le commandement italien était prévenu qu'une attaque autrichienne devait avoir lieu sur notre front. A bien des reprises, croyant connaître la date de cette attaque, on alerta les batteries, on détacha des pièces isolées, avec missions de barrage éventuel contre un ennemi qui aurait forcé nos lignes. Puis, au mois de mai, on commença, au contraire, à organiser une

offensive de notre côté : un certain nombre de batteries furent déplacées à cette intention. Mais ce projet d'offensive fut abandonné, et, le 9 juin, le régiment, sauf le 2^e groupe, descendait au repos à ses échelons situés sur les dernières pentes au bord de la plaine. Ce repos fut de courte durée, car, dès le 13 juin, nous avons repris nos positions. On s'attendait à l'offensive ennemie pour le 15 juin.

En effet, le 15 juin, à 3 heures, un immense grondement ébranla tous les échos des montagnes et des vallées. Une pluie d'obus s'abattait sur toute la zone, de 5 ou 6 kilomètres de profondeur, où se tenaient nos troupes d'infanterie, nos batteries et même les services sanitaires et de l'intendance : les seules voies praticables à la circulation, c'est-à-dire les trois routes qui suivaient le fond des vals : Capo-Rossignolo Granezza-di-Gallio, Granezza-di-Asiago, étaient prises sous le feu. Les zones de batteries étaient l'objet d'un bombardement d'une violence particulière, obus à balles, explosifs, lacrymogènes et toxiques de tous calibres, depuis le 77 jusqu'au 210, tombaient sur le secteur. Il n'y avait pas de doute : c'était bien l'offensive générale qui se déclenchait. Elle était dictée par les Allemands, et on y reconnaissait facilement l'application de la fameuse méthode **von HUTIER**, celle qui avait enfoncé les fronts alliés de Riga et de la Somme.

La zone que nous occupions sur le plateau d'Asiago avait la profondeur strictement nécessaire pour y échelonner l'ensemble complexe des forces qui concourent à tenir un secteur. Au delà, c'étaient des pentes abruptes, sur lesquelles il était pratiquement impossible d'accrocher de l'artillerie. Et puis venait l'immense plaine Veneto-Lombarde. La moindre avancée amènerait l'ennemi sur le rebord du plateau, d'où la vue plonge jusqu'à Vicence, jusqu'à Padoue, jusqu'à Venise. Si il arrivait là, on ne pourrait guère espérer l'y contenir : il déboucherait dans la plaine et tournerait tout le front du Piave, celui qui couvrait Venise. Ce serait la retraite générale obligée et dans des conditions critiques.

La conclusion, c'est que, pour tenir ce point vital du front italien, que constituait le plateau d'Asiago, n'y avait qu'un moyen : résister sur place.

Dès que le bombardement eût duré quelques minutes, presque toutes les communications téléphoniques furent coupées. Les batteries qui exécutaient leurs tirs de barrage entreprirent aussitôt leurs liaisons d'observatoires ; celles qui le pouvaient improvisèrent immédiatement des points d'observation au sommet de sapins. La liaison par les signaux conventionnels d'infanterie subsistait donc.

Tandis que les équipes téléphoniques réparaient les lignes que le bombardement coupait sans cesse, les groupes détachaient à l'infanterie des officiers de reconnaissance et de liaison pour compléter les liaisons déjà existantes ; des services de coureurs fonctionnaient entre l'artillerie et les premières lignes.

Mais le jour était déjà levé que l'assaut ennemi ne s'était pas produit : à 6 h. 50, les premières vagues, essayant de se défilier dans quelques replis de terrain ou d'utiliser des éléments de boyaux abandonnés qui subsistaient dans la zone d'interlignes, arrivaient à proximité de nos tranchées. Tandis que notre infanterie les recevait sous le feu de ses mitrailleuses et de ses fusils, nos batteries, surveillant tous les mouvements de l'ennemi, l'accablaient sous des rafales précises et nourries.

Déjà, les premiers assaillants chancelaient quand d'autres venaient essayer d'enlever la position par leur nombre ; mais ils subissaient le même sort. Dès la fin de la matinée, on pouvait dire que l'attaque s'était brisée dans nos fils de fer de première ligne. A notre droite, dans le secteur italien, l'ennemi n'avait progressé que de peu ; à notre gauche, dans le secteur anglais, les Autrichiens qui, dans le premier choc, avaient enlevé quelque élément de tranchée, en étaient rejetés presque aussitôt. Chez nous, un ouvrage de nos premières lignes qui s'avancait vers l'ennemi comme un doigt (on l'appelait couramment le « doigt de Capitello-Pennar »), avait été abandonné avant l'attaque ennemie, conformément au plan de défense générale. Près de 200

Autrichiens qui y étaient venus, autant pour chercher un refuge contre nos tirs qu'une conquête, y étaient faits prisonniers le soir même.

Aussi, en une journée, l'offensive suprême de l'ennemi était brisée devant nos lignes. Ses soldats avaient été fauchés par centaines avant même d'avoir pu franchir nos réseaux.

Le bombardement massif, par lequel les Autrichiens avaient cru nous paralyser, n'avait été, il faut le dire, qu'une grossière parodie des méthodes allemandes. Il avait échoué contre le calme, le courage et l'habileté dont avait fait preuve, en particulier, le personnel de nos batteries.

Les félicitations et les remerciements de notre infanterie, puis une citation à l'ordre de l'armée pour le 2^e groupe, et de nombreuses citations individuelles, vinrent récompenser les artilleurs du 34^e de leur rôle particulièrement brillant.

XXII. — La dernière phase. - Rupture du front autrichien.

L'ennemi ne renouvela point son attaque dans notre secteur : d'ailleurs, quatre ou cinq jours après, son offensive était partout enrayée et refoulée.

Ce complet et coûteux échec marqua le début d'un fléchissement grave du moral des troupes autrichiennes, fléchissement qui s'accusa de plus en plus quand vinrent les défaites allemandes et auquel contribuaient pour une large part les tirs de harcèlement continuel exécutés par nos batteries.

De plus, toute la période d'été fut marquée par une série de coups de main que notre infanterie menait sur les divers points des lignes adverses. Sans vouloir diminuer le mérite de nos grenadiers, ni celui de nos artilleurs, qui étaient arrivés à une véritable virtuosité dans l'exécution des tirs variés et précis que nécessite l'appui d'un coup de main, il faut reconnaître qu'une certaine démoralisation chez l'ennemi permit seule de ramener les prisonniers par dizaines et par centaines à chaque petite affaire.

Cependant, dans l'ensemble, l'armée autrichienne tenait encore, et ses artilleurs, en particulier, montraient, par des tirs exécutés de façon précise et quelquefois, hélas ! meurtriers sur nos batteries, qu'ils étaient à hauteur de leur vieille réputation.

Mais voici qu'au début de l'automne, l'offensive de l'armée d'Orient crevait le front bulgare, et quelques jours après, la Bulgarie tombant, commençait la désagrégation du bloc ennemi. La Turquie restait isolée et sans force. La formidable puissance allemande pliait sous la pression alliée en Occident. La révolution, qui grondait en Autriche depuis longtemps déjà, éclatait sur quelques points. L'heure était venue pour nous de donner le coup de grâce à l'ennemi.

Tandis que l'offensive se préparait sur le Piave, le 24 octobre 1918, notre infanterie dirigea une attaque sur le monte Sicemol, qu'elle avait mission de prendre et de conserver quelque temps. Précédé, accompagné, soutenu par les tirs de nos batteries, un seul bataillon y captura près de 800 prisonniers. Mais il se trouvait dans une situation avancée dangereuse et l'ennemi réagissait violemment.

Malgré les bombardements, malgré les complications qui résultaient du terrain et de l'enchevêtrement des troupes, le régiment devait tour à tour soutenir les nôtres dans la résistance où les appuyer dans l'assaut, ébranler l'ennemi qui se cramponnait, ou briser ses contre-attaques. Il y parvint, grâce à une merveilleuse souplesse faite de la perfection de tous ses rouages, de la compétence, du zèle et du courage de chacun. Une belle citation à l'ordre de l'armée vint

récompenser dans la suite le régiment pour cette prouesse et accrocher la fourragère à son étendard.

Le 31 octobre, l'ennemi était en fuite devant nous, mais l'honneur de le poursuivre à travers les terres irrédentes libérées ne nous était pas laissé.

Quatre jours après, c'était la capitulation et l'effondrement de l'Empire d'Autriche : le 4 novembre, à 15 heures, les hostilités cessaient sur le front italien. Enfin, dans la matinée du 11 novembre, un message du maréchal commandant en chef les armées alliées nous apprenait la capitulation de l'Allemagne.

C'était la fin! C'était la victoire!

XXIII. — Après l'armistice. — Retour en France. Rentrée à Périgueux.

Le régiment resta sur le plateau d'Asiago jusqu'au 17 novembre, pour procéder à l'évacuation du matériel et des munitions.

Puis les batteries de tir vinrent s'installer, avec leurs échelons, dans quelques villages (Fara, Breganze, etc..) situés sur les dernières pentes qui bordent la plaine.

Le 3 mars 1919 commençait le retour en France : le premier train partait de Carmignano, ramenant l'E.-M. de l'A. D. et la 5^e batterie.

Débarqué à Avize du 6 au 9 mars, le régiment occupait des cantonnements dans la région sud d'Épernay.

Le 21 mars, le 3^e groupe du 34^e, que l'on venait de composer uniquement d'hommes démobilisables, était envoyé au centre d'organisation de l'artillerie, à Sézanne, pour être dissous. Puis les deux autres groupes, auxquels on adjoignait le 3^e groupe du 239^e R. A. C. partaient le 1^{er} avril dans la vallée de la Marne pour aider à la reconstitution de la région dévastée lors de l'avance allemande du printemps 1918. Ils séjournaient là dans les villages de Port-à-Binson, Igny-le-Jard, Troissy, etc., jusqu'au 11 mai.

Du 12 au 20 mai, chaque jour une batterie s'embarquait en gare de Fère-en-Tardenois, pour arriver deux jours après à Périgueux.

Le 1^{er} juin, le 34^e faisait son entrée officielle dans la ville toute pavoisée. La population accueillait le défilé par des acclamations enthousiastes et couvrait de fleurs le régiment qui l'avait quittée depuis cinq ans et revenait après la victoire glorieuse, mais si chèrement acquise. Le général **NIESSEL**, commandant la 12^e région, avait tenu à prendre lui-même la tête du régiment pour le conduire au lieu du défilé.

XXIV. — CITATIONS.

I. — Citations collectives

ORDRE DU RÉGIMENT N° 894 DU 15 DÉCEMBRE 1918.

Citation.

Suivant autorisation du maréchal de France, commandant en chef les armées françaises, le général **GRAZIANI**, commandant le 12^e corps d'armée et les forces françaises en Italie, cite à *l'ordre de l'armée* (ordre de l'armée n° 44, du 4 décembre 1918) :

LE 34^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE. — Excellent régiment qui a, depuis longtemps, conquis l'estime de l'infanterie par sa solidité au feu et les services qu'il lui a rendus. S'était déjà distingué à maintes reprises, notamment en Belgique, à la Marne, à Verdun et en Champagne.

A pris une part active et importante à toutes les opérations de la 24^e division en Italie, et s'est fait particulièrement remarquer par sa tenue au feu et l'efficacité de ses tirs, lors de l'attaque autrichienne du 15 juin 1918.

Vient encore, sous les ordres du lieutenant-colonel **DARNET** et des commandants de groupe, les chefs d'escadron **JAMET** et **CAZABAT** et le capitaine **TOURAUULT**, de prendre une part brillante aux opérations de fin octobre et des 1^{er} et 2 novembre 1918, qui ont été couronnées par la défaite complète de l'ennemi.

*Le Lieutenant-Colonel commandant le 34^e R. A. C.,
Signé : DARNET.*

ORDRE DU RÉGIMENT N° 930 DU 17 FÉVRIER 1919.

Citation.

La citation à l'ordre n° 325, du 5 avril 1917, du 12^e corps d'armée, concernant le 34^e régiment d'artillerie de campagne, est annulée et transformée en citation à *l'ordre de l'armée*, par ordre n° 13358-D, en date du 7 février 1919. (Note du maréchal de France, commandant en chef les armées françaises de l'Est, n° 19332, du 9 février 1919.)

Le maréchal de France, commandant en chef les armées françaises de l'Est, cite à l'ordre de l'armée (ordre n° 13358-D, du 7 février 1919)

LE 34^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE. — Sous le commandement de son chef, le lieutenant-colonel **DARNET**, et grâce à, l'activité de son personnel, a préparé les opérations des attaques des 8 et 12 mars 1917, à Maisons-de-Champagne ; en a assuré le succès et a contribué à repousser ensuite toutes les contre-attaques de l'ennemi.

Par ordre n° 148 « F », le droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre est conféré à cette unité. (Note du maréchal de France, commandant en chef les armées françaises de l'Est, n° 19332, du 9 février 1919.)

*Le Chef d'escadron commandant provisoirement le 34^e R. A. C.,
Signé : JAMET.*

ORDRE DU RÉGIMENT N° 509 DU 27 MARS 1917.

Citations.

Le général commandant la 24^e division cite à l'ordre de la division (ordre général n° 124, du 26 mars 1917) :

Le chef d'escadron **CUVILLIER ET SON GROUPEMENT** (1^{re}, 2^e, 3^e batteries du 34^e d'artillerie). — Sous le commandement d'un chef d'escadron qui s'est déjà distingué devant Verdun et sur la Somme, pendant une période d'une très grande activité de l'artillerie ennemie et sous des bombardements fréquents d'obus toxiques, a tout d'abord permis les progrès de nos troupes par des barrages mobiles et articulés nécessitant une préparation et une précision d'exécution minutieuses. A très efficacement contribué, par une vigilance ininterrompue pendant plus de huit jours et huit nuits, à faire avorter ou à repousser plusieurs contre-attaques très violentes.

*Le Lieutenant-Colonel commandant l'A. C. D/24,
Signé : DARNET.*

ORDRE DU RÉGIMENT N° 284, DU 31 MAI 1916.

Citation.

Extrait de l'ordre de la IIe armée n° 140, du 1^{er} mai 1916.

Est citée à l'ordre de l'armée :

LA 1^{re} BATTERIE DU 34^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE, sous le commandement du capitaine **DELPORT (Joseph-Pierre-Hippolyte)**. — Le 11 avril 1916, sous un bombardement d'obus de gros calibres d'une extrême violence qui a bouleversé ses emplacements, détruit ses abris et causé la mise hors de combat de 2 sous-officiers et 8 hommes, a continué à remplir sous le feu, pendant trois heures, la mission qui lui avait été confiée, et n'a cessé de tirer qu'après la mise hors service de tous ses canons.

Le colonel,
Signé : MOCHOT.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 101, DU 12 NOVEMBRE 1915.

Citations.

Extrait de l'ordre de la brigade n° 35 du 10 novembre 1915.

Sont cités à l'ordre de la brigade :

LE 2^e GROUPE DU 34^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE (A. D./24), sous le commandement de son chef, le chef d'escadron **MARTIN D'ESCRIENNE (Joseph-Etienne-Gabriel-Oswald)**. — Le 25 septembre 1915, ayant reçu l'ordre de se porter en avant pendant la nuit, s'est placé rapidement en batterie et dans un ordre parfait, à 1.000 mètres des lignes ennemies, sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie allemandes. S'est maintenu en ordre dans cette situation critique jusqu'au moment où un nouveau changement de position lui ayant été prescrit, il s'est déplacé dans le plus grand calme et l'ordre le plus complet.

Le colonel,
Signé : MOCHOT.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 787, DU 9 JUILLET 1918.

Citation.

Le général **GRAZIANI**, commandant le 12^e corps d'armée et les forces françaises en Italie, cite à l'ordre de l'armée (ordre de l'armée n° 10 du 5 juillet 1918) :

LE 2^e GROUPE DU 348 RÉGIMENT D'ARTILLERIE. — Groupe remarquable par son endurance et son entrain qui s'est toujours fait remarquer dans les diverses actions auxquelles il a pris part au cours de la campagne.

Vient de se distinguer à nouveau, sous le commandement du capitaine **LA VIGNE**, lors de l'attaque autrichienne du 15 juin 1918, sur le plateau d'Asiago, en contribuant d'une façon brillante à repousser six assauts ennemis successifs sur un point très important de nos lignes. Malgré qu'il fût soumis au bombardement, a su constamment suppléer par la vigilance et l'inlassable activité du personnel, à l'absence des communications rompues par le feu de l'ennemi.

Le Lieutenant-Colonel commandant le 34^e R. A. C.,
Signé : DARNET.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 532, DU 24 AVRIL 1917.

Citations.

Le général commandant l'artillerie du 12^e corps d'armée cité à l'ordre de la brigade (ordre de la brigade n° 60, du 18 avril 1917) :

GROUPEMENT DES 4^e ET 5^e BATTERIES DU 34^e D'ARTILLERIE, 2^e BATTERIE DU 52^e D'ARTILLERIE, 39^e BATTERIE DU 5^e D'ARTILLERIE, sous le commandement du chef d'escadron **MARTIN D'ESCRIENNE**. — Sous le commandement d'un chef d'escadron qui s'est déjà signalé par son courage, son énergie et son sang-froid, a participé après une préparation aussi minutieuse que rapide au succès de nos opérations du 8 au 16 mars, en Champagne. Malgré de violents bombardements ennemis, a efficacement contribué par sa vigilance ininterrompue de plus de huit jours et huit nuits, et son intervention rapide à repousser ou à faire avorter plusieurs contre-attaques violentes.

Le Lieutenant-Colonel,
Signé : DARNET.

ORDRE DU REGIMENT N° 519, DU 1^{er} AVRIL 1917.

Citations.

Le lieutenant-colonel commandant l'A. D. 24 cité à *l'ordre de l'artillerie divisionnaire* (ordre A. D. n° 516 du 1^{er} avril 1917) : **LA 4^e PIÈCE DE LA 6^e BATTERIE DU 34^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE**. — Le 27 mars 1917, malgré un violent bombardement d'obus asphyxiants et d'obus explosifs, le maréchal des logis **GUICHARD** et les hommes de la 4^e pièce ont continué à assurer le tir de barrage jusqu'à complet épuisement de leurs forces et l'un des leurs ayant été grièvement blessé.

Le Lieutenant-colonel,
Signé : DARNET.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 97, DU 10 NOVEMBRE 1915.

Citations.

Le colonel cité à *l'ordre du régiment* les unités et militaires désignés ci-après :

LA 7^e BATTERIE DU 34^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE, sous le commandement de son chef, le capitaine **DUTHIL (Pierre-Michel)**. — Depuis le début de la campagne, cette unité a constamment donné des preuves de courage et d'un esprit offensif très accusé. S'est montrée une batterie modèle, bien instruite, tenace, acharnée à combattre l'ennemi, en particulier pendant les journées des 11 et 30 octobre 1915, alors qu'elle était soumise à un violent bombardement d'artillerie de gros calibre.

Le colonel,
Signé : MOCHOT.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 97, DU 10 NOVEMBRE 1915.

Citations.

Le colonel cite à *l'ordre du régiment* les unités et militaires désignés ci-après :

LA 8^e BATTERIE DU 34^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE, sous le commandement de son chef, le capitaine **ROCHE (Jean-Hugues-Gabriel)**. — Les 30 et 31 octobre 1915, pendant une attaque allemande dirigée sur nos lignes, a été soumise à un violent bombardement d'obus de gros calibre, qui a écrasé plusieurs abris et a détruit ou enseveli trois canons. Malgré ces effets du tir ennemi, la batterie a continué le tir avec la seule pièce restante et a accompli sa mission.

Le colonel,
Signé : MOCHOT.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 184, DU 19 FÉVRIER 1916.

Citation.

Extrait de l'ordre de la division n° 47. du 17 février 1916.

Est citée à *l'ordre de la division* :

LA 8^e BATTERIE DU 34^e RÉGIMENT D'ARTILLERIE, sous le commandement du capitaine **ROCHE (J.-H.-G.)**, secondé par le maréchal des logis **BUISSON (Pierre)**. — Le 13 février 1916, a subi un bombardement d'obus de 210 violent et précis, qui a enseveli un canonnier dans un abri, détruit un canon et projeté un caisson à 25 mètres de son emplacement, le personnel étant à ce moment abrité ; quelques instants après la batterie étant appelée à exécuter un tir de barrage, le personnel est sorti des abris et a exécuté le tir sous un violent bombardement, sans arrêt, avec le plus grand calme et avec une parfaite régularité (batterie déjà citée à l'ordre du régiment du 10 novembre 1915).

Le colonel,
Signé : MOCHOT.

II. — Quelques-unes des citations individuelles.

Le chef d'escadron **MARTIN D'ESCRIENNE (Joseph-Etienne-Gabriel-Oswald)**, du 34^e régiment. — Le 25 septembre 1915, ayant reçu l'ordre de porter son groupe en avant pendant la nuit, l'a placé rapidement en batterie, et dans un ordre parfait, à 1.000 mètres des lignes ennemies, sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie allemandes. A maintenu ses batteries en ordre dans cette situation critique jusqu'au moment où un nouveau changement de position lui ayant été prescrit, il a déplacé son groupe dans le plus grand calme et l'ordre le plus complet. (Ordre de la Xe armée n° 116, du 16 octobre 1915.)

Sous-lieutenant **BROUARD (René-Marie-Adolphe)**, du 34^e régiment d'artillerie. — Officier très brave qui, le 12 avril 1917, étant au poste d'observation et soumis à un tir précis d'obus de gros calibre, a continué à régler le tir de sa batterie, jusqu'au moment où il a été enseveli sous les débris d'observatoire. (Ordre de la IV^e armée n° 786, du 23 avril 1917.)

1^{re} BATTERIE [M. CONFESSON (Alexandre), sous-lieutenant de réserve]. — Officier d'un courage exemplaire. Le 11 avril 1916, sous un bombardement d'obus de gros calibre d'une extrême violence qui a mis ses canons hors de service, ayant reçu l'ordre d'évacuer la position, n'a quitté son poste de combat qu'après s'être assuré que le personnel de sa section était abrité et a transporté sur son dos, sur un parcours

de plus de cinq cents mètres, un canonnier blessé qui ne pouvait marcher (déjà cité à l'ordre de la division). (Ordre du C. A. n° 298, du 23 avril 1916.)

1^{re} BATTERIE [GUILLEMANT (Marius), numéro matricule 3572, maréchal des logis]. — Sous-officier très courageux. Le 11 avril 1916, sous un bombardement d'obus de gros calibre d'une extrême violence, a fait abriter son personnel et a lui-même exécuté, seul, le tir de sa pièce. A été tué à son poste. (Ordre de la 11^e armée n° 140, du 1^{er} mai 1916.)

Le maréchal des logis **IMBERT (Louis),** numéro matricule 3608, du 34^e régiment d'artillerie. — Sous-officier d'un courage à toute épreuve. Etant en liaison avec l'infanterie, du 8 au 12 mars 1917, l'a accompagnée au cours de son bond en avant, faisant parvenir sans interruption tous les renseignements utiles à l'artillerie chargée d'appuyer l'action de l'infanterie, permettant ainsi le déclenchement rapide et judicieux des tirs de barrages et des tirs systématiques efficaces. (Ordre de la 24^e D. I. n° 106, du 20 mars 1917.)

1^{re} BATTERIE [DE BERCEGOL DE LILE (Ludovic), numéro matricule 4367, brigadier]. — Le 11 avril 1916, sous un très violent bombardement d'obus de gros calibre, a entretenu d'une façon parfaite les lignes téléphoniques constamment coupées et a ainsi permis au capitaine de faire continuer le tir de la batterie jusqu'au moment où le matériel a été mis hors de service par le feu de l'ennemi. (Ordre du régiment n° 232, du 14 avril 1916.)

4^e BATTERIE [LEVASSOR (Jean-Joseph-Marie-Camille), numéro matricule 4945, brigadier]. — Brigadier courageux, chef de corvée le 2 janvier 1917, traversant une zone continuellement bombardée par l'ennemi, a eu son conducteur de derrière et les deux chevaux tués par un obus et a réussi néanmoins à conduire sa corvée à destination. (Ordre du régiment n° 464, du 18 janvier 1917.)

4^e BATTERIE [MAURY (François-Joseph), numéro matricule 4437 2^e C. S.]. — Le 11 avril 1916, le matériel de la batterie ayant été mis hors de service par un très violent bombardement d'obus de gros calibre, a fait preuve de courage et de sang-froid en essayant à lui seul de tirer avec sa pièce à demi ensevelie. Est parvenu à tirer quelques coups de canon. (Ordre du régiment n° 232, du 14 avril 1916.)

9^e BATTERIE [CHABELARD (Pierre), numéro matricule 03521, canonnier]. — Le 5 mai 1916, a réparé plusieurs fois la ligne téléphonique, sous un violent bombardement. Blessé et suffoqué par les gaz lacrymogènes, a continué à réparer les lignes téléphoniques jusqu'à la fin du bombardement. Déjà cité à l'ordre du régiment du 11 novembre 1915. (Ordre de la division n° 66, du 19 mai 1916.)

2^e BATTERIE [RODDE (Jean), numéro matricule 4932, 2^e C. S.] — Signaleur plein d'entrain et de dévouement. A occupé sans repos, du 26 février au 14 mars, un poste de signaleur en liaison avec l'infanterie. Dans les circonstances les plus graves, a toujours accompli plus que son devoir, avec le même courage et, la même bonne humeur, exemple réconfortant pour ses camarades de combat, justifiant toute la confiance mise en lui par ses chefs. (Ordre du régiment n° 502, du 18 mars 1917.)

6^e BATTERIE [ESTRADE, numéro matricule 3296, 2^e C. S.]. — Téléphoniste extrêmement dévoué et courageux. Le 27 mars, pendant un violent bombardement d'obus asphyxiants et d'obus explosifs, appelé pour renforcer l'équipe de la 4^e pièce dont quelques hommes étaient à bout de forces, a continué à faire le service de sa pièce jusqu'à complet épuisement. Est mort quelques heures après, d'intoxication par les gaz. (Ordre de l'A. D. n° 516, du 1^{er} avril 1917.)

9^e BATTERIE [FORMEL (Léon), numéro matricule 4633, 2^e C. S.]. — Modèle accompli du bon canonnier. Joint à de solides qualités de travail et de courage, une inaltérable bonne humeur, qui ne désarme pas, même sous les obus ennemis. En particulier dans la nuit du 15 juin 1918, a donné à tous le meilleur exemple sous le bombardement. (Ordre du régiment n° 775, du 30 juin 1918.)

7^e BATTERIE [LANOUAILLE (Paul-François-Emmanuel), numéro matricule 017934, 1^{er} G. S.]. Infirmier d'un dévouement inlassable. Le 17 mai 1916, n'a pas hésité à sortir d'un abri où il était en sécurité pour franchir une zone violemment battue et porter les premiers secours à des camarades placés dans un abri envahi par des gaz suffocants. (Ordre du régiment n° 267, du 20 mai 1916.)

2^e BATTERIE [LACHAUD (Pierre), numéro matricule 3292, canonnier]. — Cuisinier à la batterie de tir; le 5 mai 1916, bien qu'étant à demi suffoqué par l'éclatement d'obus lacrymogènes, s'est élancé au secours d'un canonnier grièvement blessé, l'a chargé sur ses épaules pour le porter au poste de secours, et l'a transporté seul Jusqu'à ce que ses forces l'abandonnant, il ait dû appeler à l'aide. (Ordre de la division n° 60, du 6 mai 1916.)

5^e BATTERIE DU 34^e D'ARTILLERIE [MARAND (Jean-Alexandre), numéro matricule 07015r 1^{er} C. C.]. — Blessé à la tête par un éclat d'obus et assez fortement contusionné, a continué à assurer sa corvée jusqu'à sa rentrée à l'échelon et ne s'est fait panser qu'après avoir soigné ses chevaux. A été évacué. (Ordre du régiment n° 421, du 25 novembre 1916.)

8^e BATTERIE [SOULIER (Guillaume), numéro matricule 3599, 2^e C. C.]. — Excellent canonnier, au front depuis le début de la campagne. Le 15 juin 1918, alors que les lignes téléphoniques étaient coupées par un très violent bombardement de toute la région par obus explosifs et toxiques, a assuré toute la journée, entre le groupe et les batteries, une liaison pénible et très dangereuse. Atteint par les projections d'un obus toxique tombé à ses pieds a continué sa mission avec un merveilleux sang-froid. (Ordre du régiment n° 775, du 30 juin 1918.)

XXV. — Liste des officiers, sous-officiers et canonniers cités à l'ordre du jour pour actions d'éclat.

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
1^o de 1873 à 1914		
BEZARD	Colonel	O. 17e C.A., du 6 juillet 1875
PINTE	Capitaine	Id.
NOUTON	Lieutenant	Id.
DE BOYSSON	Sous-lieut.	Id.
MARTIN	M. des logis	Id.
LAFITTE	Id.	Id.
ROYERE	Artificier	Id.
SALMON	2e can. Serv.	Id.
DOULEYRY	Id.	Id.
IVAIN	Id.	Id.
2^o Au cours de la guerre		
NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
ACKER (R)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
AGUILLAUME (J)	Id.	O. C. A. du 3 févr. 1918
AGASSE (P)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
ALBERT (L)	Brancardier	O. R. du 17 mai 1916
ARQUIE (Ch.)	Lieutenant	L. H., C. de G. avec palme (J. O. du 30 juin 1916)

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
ALAIME	Brigadier	O. A. D. du 25 mai 1916
ALEXANDRE	M. des logis	O. IVe A. du 18 oct. 1914
ALBUCHER (Ch.)	Id.	O. R. du 16 déc. 1916
ALBUCHER (J.)	Id.	O. R. du 30 juin 1916 O. D. I. du 16 oct. 1918
ALBEDO (H)	2e can. serv.	O. C. A. du 27 févr. 1917
ALLARD (J.)	M. pointeur	O. R. du 11 nov. 1918
ALRIVIE	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
ANACLET-SILAS (Th.)	Adjudant	O. B. du 28 mars 1915
ANDRE (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
ANDRIEUX (A.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
ARNAUD (H)	M. des logis	O. R. du 10 nov. 1915
ARNAUDET (J.)	1er can. cond.	O. A. D. du 24 juin 1918
ARRESTIER (M.)	2e can. serv.	O. R. du 16 déc. 1916
ARTIGAUD (V)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
AUBRIE	2e can. cond.	O. A. D. du 27 mai 1916
AUDEBERT (L.)	1er can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
AUBINAUD (N.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
AUSSUDRE (E.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
AUBERT (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
AUCLAIR (F.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
AUCLAIR (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
AUZEAU (A.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
BACH (A.)	Médecin auxil.	O. D. I. du 18 oct. 1915
BACH (L.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
BACHELARD (A.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
BACQUE (P.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BARRAUD (P.)	Adjudant	O. B. du 28 mars 1915
BARBIER (P.)	Capitaine	O. D. I. du 28 oct. 1916
BARAT (J.)	M. des logis	O. R. du 8 mai 1917
BARET (L.)	2e can. serv.	O. R. du 16 déc. 1918
BAISSIERE (J.)	Brigadier	O. R. du 30 juin 1918
BARRIERE (F.)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
BARBAZANGES (J.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
BALLET (H.)	M. pointeur	O. A. D. du 24 juin 1918
BASBARZOU (J.)	1er can. cond.	O. A. D. du 24 juin 1918
BARSE (G.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
BARRE (P.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
BARTHELEMY (L.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
BABAUD (F.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
BALEYTE (G.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
BANCON (E.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BARANDE (M.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
BARAT (J.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
BARBARIE (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
BARLET (C.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
BAYOUX (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BELLY (L.)	Id.	O. R. du 10 nov. 1915

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
BELLAT (A.)	Id.	O. R. du 4 avril 1917
BELTRANDO (M.)	Id.	O. R. du 14 avril 1916
BERGEROL DE LILLE (L.)	M. des logis	O. R. du 14 avril 1916
BEAUGIER (E.)	Sous-lieut.	O. A. du 17 avril 1916
BESSE (A.)	M. d. l. mar.	O. R. du 7 nov. 1916
BEAUSSE (G.)	2e can. serv.	O. R. du 4 avril 1917
BEAUSERIE (G.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
BESSE (H.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
BEDUCHEAU (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
BERTHONNET (E.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
BERTRAND (A.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BERNARD (B.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
BERNARD (R.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BILLANGEON (A.)	Brigadier	O. R. du 30 juin 1918
BILLAUX (G.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
BIAIS (O.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
BIRET (R.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BIGUET (V.)	M. pointeur	O. R. du 25 avril 1917
BLONDY (F.)	2e can. cond.	O. A. D. du 21 janvier 1917
BLOIS (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BLAEVOET (R.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
BLANCHET (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
BONNET (H.)	M. pointeur	O. A. du 21 oct. 1914
BONNET (P.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
BONHUR (R.)	M. des logis	O. A. D. du 24 juin 1918
BONNEFOND (L.)	M. pointeur	O. C. A. du 5 avril 1917
BONTEMPS (P.)	Brigadier	O. R. du 10 août 1917
BONTOMPIE (F.)	M. des logis	O. R. du 28 mars 1915
BOUYSSOU (R.)	Id.	O. R. du 10 nov. 1915
BOUCHET (J.)	M. pointeur	O. R. du 1er févr. 1916
BOUCHARD (J.)	Téléphoniste	O. D. du 4 févr. 1916
BOUCHAUD (R.)	2e can. serv.	O. R. du 14 avril 1916
BOURBON (P.)	Trompette	O. R. du 2 mai 1916
BOYER-VIDAL	Commandant	O. A. du 10 févr. 1915
BOISSON (E.)	M. pointeur	O. R. du 18 févr. 1917
BOISSIERE (J.)	Brigadier	O. R. du 30 juin 1918
BOYER (B.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
BOUTET (R.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
BOJON (C.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
BOYRIES (R.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
BORGE (C.)	Lieutenant	O. R. du 24 juin 1918
BORDERIE (L.)	1er can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
BOYER (E.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
BOURDON (R.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
BOUYSSON (R.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
BODET (F.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BOIVINEAU (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
BORDAS (F.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
BORDENAVE (B.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BORIE (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
BOUCHE (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
BOUDET (P.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
BOUIER (A.)	Adjudant	O. R. du 12 déc. 1918
BOULESTEIX (I.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
BOURDERY (F.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BOURSEIX (P.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
BOUSQUET (F.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
BOUSSARIE (F.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
BOUSSIER (L.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
BRIQUET (H.)	M. des l. chef	O. R. du 28 mars 1915
BROUARD (R. M. A.)	Sous-lieut.	O. D. du 18 oct. 1915
BRUNET (A.)	M. des logis	O. R. du 7 nov. 1916
BRUN (J. L.)	2e can. serv.	O. R. du 1er avril 1917
BRODY (G.)	M. de l. mécan.	O. R. du 29 avril 1917
BROUARD (R. M. A.)	Sous-lieut.	O. A. du 23 avril 1917
BRU (E.)	2e can. serv.	O. A. D. du 30 juillet 1917
BRIET (Ch.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
BRUNARIE (A.)	Id.	O. R. du 7 nov. 1918
BROUSSE (A.)	M. d. l. mécan.	O. R. du 20 nov. 1918
BROTIER (M.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
BRISSON (P.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
BRUN (J.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
BUISSON (P.)	M. des logis	O. D. du 17 févr. 1916
BUISSON (J.)	Id.	O. R. du 7 nov. 1916
BURG (A.)	Sous-lieut.	O. R. du 30 juin 1918
BUREAU (M.)	Lieutenant	O. R. du 7 juillet 1918
BUSSON (A.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
CAZABAT (J. B.)	Capitaine	O. C. A. du 3 mai 1915
CAZABAN (H.)	Sous-lieut.	O. A. D. du 24 juin 1918
CARRIERE (L.)	2e can. cond.	O. B. du 28 mars 1915
CARCALY (E.)	M. des logis	O. R. du 10 nov. 1915
CARCALY (E.)	Id.	O. R. du 11 nov. 1915
CARBONNIERES (DE) (G.)	2e can. cond.	O. R. du 2 mai 1916
CARVES (L.)	M. des logis	O. B. du 28 mars 1915
CARDI (C.)	Id.	O. B. du 28 mars 1915
CARON (M.)	M. a.-m. 1re cl.	O. D. du 31 août 1917
CAUTY (A. J.)	M. d. l. mécan.	O. R. du 1er févr. 1916
CAVARD	Adjudant	O. A. du 18 oct. 1914
CABANES (J. M.)	Sous-lieut.	O. A. du 11 juin 1915
CALVET (J. B. M.)	M. des logis	O. R. du 8 févr. 1917
CATIN (P.)	Sous-lieut.	O. R. du 18 mars 1917
CASADEPAX (F.)	M. des logis	O. A. D. du 16 avrom 1917
CASADEPAX (S. F.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
CAVILLAN (P.)	2e can. cond.	O. A. D. du 3 juin 1917
CADIOU (J. M.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
CALLARD (R.)	Sous-lieut.	O. A. D. du 24 juin 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
CADILLON (P.)	1er can. serv.	O. A. D. du 24 juin 1918
CANTELOUBE (H.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
CAILLETON (P.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
CATTOEN (R. L.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
CADIX (L.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
CAILLAVET	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
CANAL (E.)	Sous-lieut.	O. R. du 12 déc. 1918
CAPETTE-LAPLENE (G.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
CATHINAUD (F.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
CAYEN (L.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
CELERIER (J.)	Brigadier	O. R. du 18 janv. 1917
CEUILLE (L.)	M. pointeur	O. R. du 16 sept. 1917
CELERIER (P.)	M. d. l. chef	O. D. du 20 juin 1918
CELLE (DE LA) (P. F.)	Lieutenant	O. R. du 21 nov. 1918
CERON (P.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
CHATENT (E. J.)	Capitaine	O. B. du 28 mars 1915
CHABELARD (P.)	2e can. serv.	O. R. du 11 nov. 1915
CHASSAGNE (R. E.)	M. des logis	O. B. du 10 nov. 1915
CHARRON (P.)	2e can. serv.	O. R. du 17 mai 1916
CHABELARD (P.)	Id.	O. D. du 19 mai 1916
CHAUNARD DE LA CHAUME (J. H.)	M. des logis	O. R. du 10 déc. 1916
CHAMBRETTE (A. J.)	2e can. serv.	O. R. du 21 janv. 1917
CHAZAT (A)	Id.	O. A. D. du 10 août 1917
CHASTRE (J.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
CHAUMEIL (A.)	M. d. l. mécan.	O. R. du 30 juin 1918
CHABEAUDIE (J. M.)	Brancardier	O. R. du 30 juin 1918
CHAUSSE (A.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
CHALUP (DE) (J.)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
CHAUTARD (L. J. B.)	2e can. serv.	O. R. du 15 juillet 1918
CHABASSIER (L.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
CHAMBRE (J.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
CHAPOULY (E.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
CHAUVET (L.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
CHARPENTIER (P.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
CHARRIERAS (G.)	Sous-lieut.	O. D. du 5 déc/ 1918
CHAMPS (A.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
CHANAT (F.)	Trompette	O. R. du 12 déc. 1918
CHANGEUR (L.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
CHARFAZ (B.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
CHARLES (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
CHARLET (L.)	Sous-lieut.	O. R. du 12 déc. 1918
CHARTROU (A.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
CHAUSSADE (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
HAZELAS (G.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
CHIRONNAUD (E. J.)	2e can. serv.	O. D. du 25 août 1915
CHEVROT (L. B.)	Id.	O. R. du 20 avril 1917
CHERY (A.)	Id.	O. R. du 25 avril 1917
CHERCHOULY (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
CHEVALIER (A.)	Lieutenant	O. R. du 12 déc. 1918
CHRISTOPHE (L.)	1er can. serv.	O. A. D. du 24 juin 1918
CHRETIEN (R.)	Aspirant	O. A. D. du 10 sept. 1917
CLIDIÈRE (A.)	2e can. cond.	O. R. du 21 janv. 1917
CLAVIER (L. R. A.)	Brancardier	O. R. du 20 avril 1917
CLERFEUILLE (P.)	2e can. serv.	O. A. D. du 3 juin 1917
CLAVAUD (J.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
COUDERT (A. E.)	2e can. cond.	O. R. du 16 nov. 1915
CONFESSON (A.)	Sous-lieut.	O. D. du 4 févr. 1916
CONFESSON (A.)	Id.	O. C. A. du 23 avril 1916
COLOMBEAU (L.)	M. des logis	O. R. du 16 févr. 1916
COLOMBEAU (L.)	Id.	O. D. du 19 mai 1916
COQ (A.)	M. pointeur	O. R. du 14 avril 1916
COUTURON (L.)	Id.	O. R. du 7 sept. 1916
COCUT (A.)	M. des logis	O. R. du 18 mars 1917
COMBILLET (A.)	2e can. serv.	O. R. du 25 avril 1917
COUGNOUX (J.)	1er can. serv.	O. D. du 26 avril 1917
COQUEVILLE (H.)	Brigadier	O. R. du 12 nov. 1915
COTTIN (R.)	Sous-lieut.	O. D. du 16 déc. 1916
COUSSIEU (L.)	Capitaine	O. A. D. du 9 nov. 1917
COUDERT (F.)	M. pointeur	O. R. du 30 juin 1918
COUDERT (P.)	Brigadier	O. R. du 8 juillet 1918
COUDERT (P.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
COUTURIER (P.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
COUTURAS (L.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
COUSY (M.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
COUDON (N.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
COULAU (B.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
COULLOUX	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
COUSSIROUX (G.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
CONSTANT (P.)	M. pointeur	O. A. D. du 24 juin 1918
COMBELAS (E.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
CORNU (G.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
COSTE (A.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
COMBY (J.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
CONTAMINE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
COSTE (M.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
COTTON (F.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
COINDREAU (M.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
COSTE (J.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
COUTAND (F.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
COUTAUD (M.)	Cycliste	O. R. du 12 déc. 1918
COUTY (L.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
CRUAU (E.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
CROUZEL (H.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
CROUZEVIALLE (B.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
CUVILLER (F. L. F.)	Commandant	O. B. du 28 mars 1915
CUVILLER (F. L. F.)	Id.	O. D. du 27 mars 1917

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
CUISINIER (J.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
DALGIER (M.)	2e can. cond.	O. R. du 7 mai 1916
DALIX (A. L.)	M. des logis	O. R. du 7 sept. 1916
DARNET (E.)	Lieutenant-colonel	O. A. du 4 déc. 1918
DARNET (E.)	Id.	O. A. du 7 févr. 1919
DARFEUILLE (R.)	Aspirant	O. R. du 15 déc. 1916
DAVAULT (A.)	2e can. serv.	O. R. du 1er févr. 1917
DAYRAT (A.)	Id.	O. R. du 8 avril 1918
DAVID (J.)	M. des logis	O. D. du 20 juin 1918
DARTIGUES (P. A.)	2e can. serv.	O. D. du 20 juin 1918
DARGELOS (P.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
DARNIS (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
DAUDE (M.)	Sous-lieut.	O. R. du 12 déc. 1918
DAUDINOT (J.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DAVIAU (H.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
DAVID (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DAVID (M.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
DEBAS (P.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
DEBAT (M.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
DEBANT (R.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
DEBORD (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
DECHAMBRE (J.)	Id.	O. D. du 25 mars 1917
DEDENON (E. J. M.)	Sous-lieut.	O. D. du 28 oct. 1916
DEFOSSE	Aspirant	O. D. du 20 mars 1917
DEFFARGES (J.)	Adjudant	O. R. du 20 nov. 1918
DELPEUCH (J.)	M. des logis	O. R. du 10 nov. 1915
DELPECH (R.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
DELPORTE (J. P. H.)	Capitaine	O. A. du 1er mai 1916
DELAGE (F.)	M. des logis	O. R. du 4 avril 1917
DELHOMMEAU (R.)	2e can. serv.	O. R. du 5 juillet 1918
DELAGE (H.)	2e can. cond.	O. R. du 26 juillet 1918
DELHOUMEAU (R.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
DELIN (G.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
DELAGE (J.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DELANYS (G.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
DELBE (L.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
DELBURG (G.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
DELCLOO (E.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
DELHAYES (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
DELHOME (G.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DELHOUME (P.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
DELORIERE (R.)	Brancardier	O. R. du 12 déc. 1918
DELOSMES (S.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
DEVAUX (P.)	Id.	O. R. du 10 nov. 1915
DEVAUX (J.)	Id.	O. R. du 10 nov. 1915
DEVAUX (Ch. L.)	Brigadier	O. R. du 18 janv. 1917
DEVOS (E.)	2e can. cond.	O. R. du 30 juin 1918
DEVILLARD (M.)	M. des l. chef	O. R. du 11 nov. 1915

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
DEYZAC (L.)	M. pointeur	O. R. du 8 févr. 1917
DEMOURES (X.)	2e can. cond.	O. R. du 17 mars 1917
DEVILLE (P.)	M. des logis	O. R. du 18 mars 1917
DESUCHE (P.)	Id.	O. D. du 16 mai 1918
DETRIEUX (B.)	Brigadier	O. R. du 30 juin 1918
DESCLOITRES (A.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
DEVAUTOUR (J.)	1er can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
DESCHAMPS (J.)	M. pointeur	O. R. du 30 juin 1918
DESCHARLES (R.)	M. des logis	O. D. du 20 juin 1918
DESPORTES (M.)	2e can. serv.	O. D. du 13 août 1918
DESCHAMPS (P.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
DELIN (G.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
DERVYN (E.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
DEGAIN (E.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
DEPEYRAS (F.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DESFORGES (A. M.)	Sous-lieut.	O. R. du 12 déc. 1918
DESPRES (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DESSAGNE (H.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
DESVERGNES (M.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DHAINE (P.)	Id.	O. D. du 20 nov. 1918
DINDINAUD (L. A.)	M. des logis	O. R. du 16 févr. 1916
DIFFE (B.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DOULCET (E.)	M. a.-m. 1re cl.	O. R. du 30 juin 1918
DODANE (R.)	2e can. cond.	O. R. du 30 juin 1918
DOUTHE (F.)	Brigadier	O. R. du 30 juin 1918
DOMINIQUE (J.)	Adjudant	O. R. du 20 nov. 1918
DRUET (A.)	M. des logis	O. D. du 20 juin 1918
DUTHIL (P. M.)	Capitaine	O. R. du 10 nov. 1915
DUTHIL (P. M.)	Id.	O. D. du 15 juin 1917
DUTHIL (P.)	1er can. cond.	O. R. du 15 oct. 1918
DUMAS (A. H.)	1er can. serv.	O. R. du 10 nov. 1915
DUMAS	Adjudant	O. C. A. du 24 févr. 1916
DUMAS (L.)	2e can. cond.	O. R. du 30 juin 1918
DUMER (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
DUMOIS (E.)	2e can. cond.	O. R. du 1er avril 1917
DUJARRIC (H.)	M. des logis	O. R. du 10 nov. 1915
DURCE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 10 nov. 1915
DURCE (J.)	1er can. cond.	O. R. du 15 oct. 1918
DURCE (J.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
DUCHAINE (F.)	2e can. serv.	O. R. du 1er févr. 1916
DUPEYRAT (S.)	Brancardier	O. R. du 19 févr. 1916
DUPUY	2e can. serv.	O. C. A. du 29 oct. 1915
DUPUY (A.)	M. pointeur	O. R. du 17 déc. 1916
DUPUY (F.)	2e can. serv.	O. R. du 21 mai 1917
DUPUY (R.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
DUBOIS (M.)	M. pointeur	O. R. du 10 déc. 1916
DUBOIS (P.)	Sous-lieut.	O. A. D. du 6 oct. 1917
DUBOIS (L. M.)	Brancardier	O. R. du 8 juillet 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
DUBOIS (F.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
DUBREUIL (F.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
DUBREUIL (J.)	2e can. cond.	O. R. du 16 déc. 1916
DUPUCH (A.)	M. des logis	O. R. du 18 mars 1917
DUPUCH (A.)	Id.	O. D. du 9 nov. 1918
DUQUESNOY (Th.)	2e can. cond.	O. R. du 27 mars 1917
DUPIT (F.)	Brancardier	O. R. du 16 sept. 1917
DURIS (P.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
DURIEUX (L.)	M. pointeur	O. A. D. du 24 juin 1918
DUQUEYROUX (J.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
DUPRE (F.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
DUBOUCHER (F.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
DUSSAIGNE (F.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
DURAND (L.)	Brigadier	O. A. D. du 25 nov. 1918
DUCLUZEAU (M.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DUPINET (A.)	2 ^e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
DUQUEROIX (L.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
DURIEUX (L.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
DURIEZ (O.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
DUVAL (E.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
DUHAMEL (A.)	Vétérinaire	O. R. du 24 févr. 1919
ESTEVE (E.)	2e can. serv.	O. D. du 4 oct. 1917
ESTRADE	Id.	O. A. D. du 1er avril 1917
ESTRADE (P.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
ESPINET (J.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
ESTAY (E.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
ESTRU (P.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
EYSSIDIEUX (L.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
EMERY (B.)	Aspirant	O. R. du 30 juin 1918
ERZ (L.)	M. des l. tél.	O. A. du 28 févr. 1916
ERTAUD (G.)	Sous-lieut.	O. R. du 24 févr. 1919
FASQUELLE (I.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
FAURE (J.)	M. des logis	O. R. du 20 mai 1916
FARGEAUD	2e can. serv.	O. R. du 17 déc. 1916
FAUJANET (J.)	Brancardier	O. R. du 12 avril 1917
FAGEOL (P.)	Sous-lieut.	O. D. du 7 août 1917
FASQUELLE (I.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
FAURE (F.)	2e can. cond.	O. R. du 30 juin 1918
FAVREAU (J.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
FABRE (P.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
FAIGE (J.)	Brancardier	O. R. du 12 déc. 1918
FARGETOU (A.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
FARGUES (L.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
FAURE (J.)	Sous-lieut.	O. R. du 12 déc. 1918
FAYE (G.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
FAYE (A.)	Id.	O. B. du 28 mars 1915
FAYOLLE (C.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
FERRY (L.)	2e can. cond.	O. R. du 3 juin 1916

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
FEES (R.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
FIEVET (A.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
FILLION (A.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
FONTALIRANT (E.)	M. des logis	O. D. du 18 oct. 1915
FOUQUETEAU (A.)	Lieutenant	O. B. du 28 mars 1915
FOUQUETEAU (A.)	Id.	O. A. du 16 oct. 1915
FOURNIER (H.)	Id.	O. B. du 10 nov. 1915
FONT-REault (DE)	Aspirant	O. B. du 10 nov. 1915
FOURNIER (E.)	2e can. serv.	O. R. du 14 août 1917
FORMEL (L.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
FONTANIE (A.)	Sous-lieut.	O. D. du 20 juin 1918
FOURNIER (J.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
FONTA (M.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
FORAS (F.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
FOUGEROLAS (E.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
FOURGEAUD (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
FOURNEAU (C.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
FOURNIER (E.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
FREYGEFOND (J.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
FRUGIER (P.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
FRAISSE (A.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
FRANCOIS (P.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
FRONTOU (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
FROUSTEY (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
FRANCOIS (E.)	M. pointeur	O. R. du 10 nov. 1915
FREYSSINET (J.)	2e can. serv.	O. R. du 11 nov. 1915
FLORENTIN (M.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
FRISON (J.)	Id.	O. B. du 28 mars 1915
FLACASSIER (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
FURET (C.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
GAILLARD (L.)	Adjudant	O. IVe A. du 21 oct. 1914
GANDOIS (J.)	3e can. Serv.	O. R. du 20 nov. 1918
GAZEAU (L.)	M. pointeur	O. R. du 7 juin 1916
GARRIGOU (L.)	Id.	O. R. du 7 juillet 1916
GAY (Gaston)	Brigadier	O. R. du 7 juillet 1916
GANNE (R.)	2e can. serv.	O. R. du 18 mars 1917
GACHES DE VENZAC (DE)	M. des logis	O. D. I. du 2 juillet 1918
GAUFFRE (P.)	Id.	O. D. I. du 2 juillet 1918
GABARD (E.)	M. pointeur	O. D. I. du 2 juillet 1918
GARDERE (J.)	1er can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
GAYON (M.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
GAGNADOUR (A.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
GALMOT (C.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
GARCIA (W.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
GAUTHIER (E.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
GAUTHIER (J.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
GAUTHERET (R.)	Aspirant	O. R. du 24 juin 1918
GAYOU (E.)	Sous-lieut.	O. R. du 24 juin 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
GERAUD (A.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
GERVAISE (P.)	2e can. serv.	O. R. du 7 juillet 1916
GEOFFRE DE CHABRIGNAC (DE)	Capitaine	O. IVe A. du 18 oct. 1918
GENESTIE (F.)	M. pointeur	O. R. du 8 févr. 1917
GELLIBERT (B.)	2e can. cond.	O. D. du 24 juin 1918
GIRAULT (A.)	Aspirant	O. C. A. du 24 juin 1918
GIRAUD	Sous-lieut.	O. D. I. du 8 nov. 1918
GIZARDIN (F.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
GIROUX (M.)	M. pointeur	O. R. du 10 juin 1918
GORCE (A.)	M. des logis	O. D. du 4 févr. 1916
GOUGE (H.)	Lieutenant	O. D. du 23 août 1918
GORSE (B.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
GOURRET (N.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
GOURSAUD (J.)	M. O. F.	O. R. du 12 déc. 1918
GRELAUD (E.)	2e can. serv.	O. R. du 11 avril 1915
GRANDJEAN (J.)	2 ^e can. serv.	O. R. du 7 juillet 1916
GRENECHE (G.)	2e can. serv.	O. D. du 2 juillet 1918
GRENAILLE (P.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
GRILLET (J.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
GUIGNARD (A.)	Infirmier	O. D. du 18 oct. 1915
GUITTARD (L. M.)	Lieutenant	O. B. du 10 nov. 1915
GUILLEMAT (M.)	M. des logis	O. A. (Ile) du 1er mai 1916
GUILLEMAUT (H.)	Id.	O. R. du 18 janv. 1917
GUITTARD (M.)	Lieutenant	O. C. A. du 24 juin 1918
GUICHARD (A.)	2e can. serv.	O. R. du 7 nov. 1918
GUIRAUD (J.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
GUILLEMOT (M.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
GUILLOIN (G.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
GUILLOTIN (E.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
2e groupe du 34e R. A. C.		O. B. du 10 nov. 1915
1er groupe et chef d'escadron		O. D. I. du 26 mars 1917
CUVILLER		
4e pièce de la 6e batterie (sous les ordres du maréchal des logis		O. A. D. du 1er avril 1917
GUICHARD		
2e groupe du 34e R. A. C.		O. A. du 5 juillet 1918
HOSTEING (M.)	M. aide-major	O. B. du 28 mars 1915
HEBERT (M.)	2e can. serv.	O. R. du 16 févr. 1916
HOCHEREAU (V.)	Id.	O. R. du 25 mars 1917
HALLOT (M.)	Id.	O. R. du 10 juin 1918
HENNEQUIN (J.)	Sous-lieut.	O. A. D. du 24 juin 1918
HUBIE (J.)	Lieutenant	O. D. I. du 20 juin 1918
HURTY (J.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
HAURIE (J.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
HARDY (A.)	Lieutenant	O. R. du 12 déc. 1918
HOFFET (C.)	Aspirant	O. R. du 12 déc. 1918
IMBERT (L.)	M. des logis	O. D. I. du 20 mars 1917
IMBERT (L.)	Id.	O. D. I. du 13 sept. 1917

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
IMBERT (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
JALOUX (L.)	2e can. serv.	O. R. du 14 avril 1916
JAUBERT (J.)	M. des logis	O. R. du 14 mars 1916
JAMET (G.)	Chef d'escadron	L. H., C. de G. (J. O. du 4 mai 1916)
JAMET (G.)	Id.	O. A. D. du 20 mars 1917
JAMET (G.)	Id.	O. A. du 4 déc. 1918
JABIN (F.)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
JACQUEMENT (J.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
JANDON (A.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
JANICOT (F.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
JARDEL (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
JAYLE (J.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
JEANNAUD (J.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
JEANNET (B.)	M. des l. chef	O. R. du 12 déc. 1918
JOUSSE (F.)	Brig. Télégr.	O. R. du 7 juillet 1916
JOLIBERT (J. M.)	2e can. serv.	O. R. du 18 janv. 1917
JORRAND (H.)	M. des logis	O. R. du 14 févr. 1917
JOURDES (R.)	M. pointeur	O. D. I. du 2 juillet 1918
JOUANNY (H. E.)	2e can. serv.	O. D. I. du 13 août 1918
JUGE (Y.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
JUNIEN (J.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
JUCLARD (J.)	2e can. cond.	O. A. D. du 21 janvier 1917
KERVADEC (J. M.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
KOPFF (A. A.)	Sous-lieut.	O. D. I. du 9 nov. 1918
LABROUSSE (G.)	2e can. cond.	O. R. du 7 déc. 1915
LABROUSSE (G.)	2e can. serv.	O. R. du 16 févr. 1916
LABELLE (R.)	Sous-lieut.	O. R. du 15 juillet 1918
LACOUR (G.)	2e can. serv.	O. R. du 14 avril 1916
LACHAUD (P.)	2e can. cond.	O. D. I. du 6 mai 1916
LACOSTE (L.)	M. des logis	O. R. du 25 avril 1917
LACOSTE (J.)	Brigadier	O. R. du 25 avril 1917
LACORRE (P.)	M. des logis	O. R. du 5 juin 1917
LACROIX (P.)	Adjudant	O. R. du 20 nov. 1918
LACHAUD (R.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LACOEUILLE (J.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
LACOSTE (B.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LACOSTE (R.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
LACOUR (G.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LAGARDE (P.)	M. des logis	O. D. I. du 14 avril 1916
LAFON (A.)	2e can. serv.	O. R. du 7 juillet 1916
LAFARGE (F.)	M. des logis	O. R. du 27 janv. 1917
LAFUE (N.)	2e can. cond.	O. R. du 30 juin 1918
LAFON (O.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
LAGARDE (H.)	M. des logis	O. A. (Ire) du 21 mai 1915
LAGRANGE (M.)	M. pointeur	O. R. du 30 juin 1918
LAGUENIERES (E.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
LARENAUDIE (M.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
LAGRANGE (H.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
LAGARDE (E.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
LAGENEBRE (H.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
LAGRANGE (S.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
LAHAYE (A.)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
LAHONDE (P.)	Sous-lieut.	O. R. du 12 déc. 1918
LAHONDE (J.)	Lieutenant	O. C. A. du 11 févr. 1919
LAJUGIE (N.)	Sous-lieut.	O. R. du 12 déc. 1918
LALOUBIE (DE) (M.)	M. des logis	O. B. du 28 mars 1915
LALA (E.)	2e can. serv.	O. R. du 10 sept. 1915
LALOUBIE (DE) (M.)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
LAMBERT (H.)	M. pointeur	O. D. I. du 23 avril 1917
LAMBERT (H.)	Id.	O. D. I. du 20 mars 1917
LAMBERT (H.)	Id.	O. R. du 4 avril 1917
LAMOTHE (A.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
LANOUAILLE (P.)	1er can. serv.	O. R. du 20 mai 1916
LANGLOIS (P.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
LAQUIEZE (A.)	2e can. cond.	O. R. du 30 juin 1918
LAPLACE (J.)	Id.	O. R. du 18 janv. 1917
LAQUIEZE (M.)	Brigadier	O. R. du 25 avril 1917
LAPEYRE (G.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
LAPOUGE (S.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
LAPIED (H.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LAPIERRE (A.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
LAPOUGE (L.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LASSERRE (R.)	Brancardier	O. R. du 30 juin 1918
LASSAIGNE (F.)	M. des l. art.	O. A. D. du 24 juin 1918
LASCOUX (J.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LATHOUMETIE (C.)	Brigadier	O. R. du 30 juin 1918
LAUBY (L.)	2e can. serv.	O. R. du 25 avril 1917
LAUMOND (F.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
LAURENT (C.)	Sous-lieut.	O. R. du 12 déc. 1918
LAURIER (P.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
LAVAUD (G.)	Id.	O. R. du 11 août 1917
LAVAUD (G.)	2e can. cond.	M. M. C. de G. avec palme (O. G. Q. G. n° 8143 du 29 juillet 1918)
LAVAL (J.)	M. O. F.	O. R. du 20 nov. 1918
LAVERGNE (E.)	Adjudant	O. R. du 12 déc. 1918
LAVERGNE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
LAVIALLE (E.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
LAVERGNE (E.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LEVIGNAC (F.)	M. des logis	O. B. du 28 mars 1915
LEVIGNAC (F.)	Id.	O. R. du 11 nov. 1915
LEHR (G.)	Id.	O. R. du 11 nov. 1915
LEMOINE (L.)	2e can. serv.	O. R. du 10 sept. 1915
LEJEUNE (A.)	Id.	O. R. du 14 avril 1916
LEHER (G. A.)	Id.	O. R. du 7 juillet 1916
LABLANC (M.)	M. des logis	O. D. I. du 21 mars 1917
LAVASSOR (J.)	Brigadier	O. R. du 18 janv. 1917

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
LECOUVREUR (P.)	2e can. serv.	O. D. I. du 18 oct. 1915
LECOUVREUR (P.)	Id.	O. R. du 18 mai 1917
LEBRUN (C.)	M. des logis	O. A. D. du 20 mai 1917
LEHER (G.)	Brigadier	O. D. I. du 31 mai 1917
LEBAS (A.)	2e can. serv.	O. D. I. du 15 juin 1917
LEBRUN (C.)	M. des logis	O. A. D. du 1er juillet 1917
LEBORGNE (M.)	2e can. serv.	O. A. D. du 10 sept. 1917
LEBODE (G.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
LEMOZIT (P.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
LESCOUL (J.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
LEOTEZ (J.)	1er can. serv.	O. A. D. du 24 juin 1918
LEGAY (A.)	Brancardier	O. R. du 11 nov. 1918
LE GOFF (J.)	2e can. cond.	O. R. du 11 nov. 1918
LESCURE (L.)	Brigadier	O. R. du 11 nov. 1918
LEBRUN (U.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LEFORT (J.)	2 ^e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
LEGER (P.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
LE NEOUANIE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
LESPINASSE (H.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LEYRAT (A.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
LEONARD (L.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
LIVRONT-FOUCAULT (DE)	Lieutenant	O. A. (IVe) du 21 nov. 1914
LIDON (A.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
LONCA (P.)	Brigadier	O. R. du 18 mars 1917
LONGY (E.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
LOUBRIAT (E.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
LONDEIX (J.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
LONGUECHAUD (J.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
MAIRE (M.)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
MACHINAUD (J.)	2e can. serv.	O. R. du 4 avril 1917
MAILLARD (DE)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
MAISONNADE (G.)	2e can. cond.	O. B. du 28 mars 1915
MAITRE (R.)	Aspirant	O. B. du 10 nov. 1915
MAISONNEUVE (P.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
MAIZONOBÉ (M.)	Trompette	O. R. du 20 nov. 1918
MAJORELLE (M.)	Sous-lieut.	O. D. I. du 18 oct. 1915
MAGNANOU (L.)	Brigadier	O. R. du 7 juin 1916
MAGNOL (J. A.)	M. des logis	O. D. I. du 25 mars 1917
MALINVAUD (E.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
MALAFOND (L.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MALEPLAT (V.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
MALPLANCHE (E.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
MALAURIE (P.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
MANDOIS (P.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
MANGNY (A.)	2e can. serv.	O. A. D. du 24 juin 1918
MANCHOTTE (A.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
MARTIN D'ESCRIENNE	Chef d'escadron	O. A. (IVe) du 18 oct. 1914
MARTIN D'ESCRIENNE	Id.	O. A. (Xe) du 16 oct. 1915

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
MARTY (G.)	M. des logis	O. B. du 28 mars 1915
MARTY (G.)	Id.	O. B. du 10 nov. 1915
MARCHADIER (F.)	2e can. serv.	O. D. I. du 18 oct. 1915
MARTY (A.)	Brigadier	O. R. du 18 janv. 1917
MARTIN (P.)	M. des logis	O. R. du 8 févr. 1917
MARTIN D'ESCRIENNE	Chef d'escadron	O. B. du 24 avril 1917
MARTY (P.)	2e can. serv.	O. R. du 7 juillet 1917
MARTIN (J.)	2e can. cond.	O. A. D. du 10 août 1917
MARTY (J.)	M. des logis	O. A. D. du 10 août 1917
MARQUET (M.)	M. pointeur	O. R. du 30 juin 1918
MARTIN (J.)	2e can. serv.	O. R. du 7 nov. 1918
MARTIN (P.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
MARCILLOUX (L.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
MAROT (M.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
MARROT (M.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MARTEL (C.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
MARTY (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
MARTY (L.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
MAJORELLE (M.)	Sous-lieut.	O. R. du 8 janv. 1916
MASSELIN (Y.)	Aspirant	O. B. du 10 nov. 1915
MAS (B.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
MASSIAS (J.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
MAURY (F.)	2e can. serv.	O. R. du 14 avril 1916
MAURY (F.)	Id.	O. R. du 7 mai 1916
MAURY (J.)	Id.	O. R. du 5 juillet 1918
MAURY (P.)	2e can. cond.	O. R. du 15 oct. 1918
MAURILLEGANT	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
MAUCHAUSSAT (A.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
MAURY (M.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MAZEAU (J.)	2e can. serv.	O. R. du 20 juillet 1917
MAZEAU (P.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
MAYOUX (E.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
MATHIAS (J.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
MATHIEU	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MAZABREAUD (J.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
MAZEAU (L.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MAZEAU (J.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MAZIERES (J.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MERCERON (M.)	1er can. cond.	O. R. du 10 nov. 1915
MEYRIGNAC (J.)	Brigadier	O. A. D. du 6 janv. 1917
MEYRIGNAC (J.)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
MESNIER (E.)	Brigadier	O. R. du 30 juin 1918
MERIL (J.)	2e can. serv.	O. R. du 15 oct. 1918
METAY (L.)	Sapeur radio	O. R. du 20 nov. 1918
MEYTADIER (P.)	M. des l. four.	O. R. du 20 nov. 1918
MEZIE (A.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
MEGY (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MENOT (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
MERIGUET (A.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
MICHEL (J.)	Sous-lieut.	O. B. du 28 mars 1915
MILLET (H.)	M. des logis	O. A. D. du 24 juin 1918
MILITON (A.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
MISSOU (A.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
MILLET (J.)	M. des l. chef	O. R. du 20 nov. 1918
MICHEGUE (L.)	M. des logis	O. A. (IVe) du 21 oct. 1914
MONSNIER (M.)	Lieutenant	O. B. du 10 nov. 1915
MOREAU (P.)	M. des logis	O. D. I. du 9 sept. 1915
MOCHOT (G. A.)	Colonel	O. L. H. C. de G. (30 octobre 1915)
MOCHOT (G. A.)	Id.	O. A. (X) du 16 oct. 1915
MORIN (A. A.)	2e can. serv.	O. D. I. du 14 avril 1916
MORISSE (M.)	Id.	O. R. du 20 mai 1916
MOREAU (P.)	Id.	O. R. du 10 déc. 1916
MONTARICOURT (F.)	Id.	O. R. du 18 mars 1917
MONTBRUN (P.)	2 ^e can. servant	O. R. du 15 déc. 1916
MOREAU (A.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
MONTEYROL (L.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
MONTET (L.)	1er can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
MONEDIERE (J.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
MONSET (G.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
MONTEIL (H.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MOREAU (R.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
MOREAU (L.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
MORIN (E.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
MORIN (L.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
MOULIN (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MOUNIER (P.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
MOURRIER (E.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
MOREAU (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
MOREAU (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
MOREAU (P.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
MURAT (J.)	2e can. cond.	O. R. du 3 juin 1916
MOREAU (A.)	V. a.-m. 1re cl.	O. R. du 12 déc. 1918
NARDOT (J.)	M. des logis	O. B. du 28 mars 1915
NAILLAT (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
NADAUD (H.)	2e can. serv.	O. R. du 18 janv. 1917
NERMOND (A.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
NEGRIER (H.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
NEUVILLE (C.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
NICOLAU (J. P.)	Lieutenant	O. A. (IVe) du 21 oct. 1914
NICOLAU (J. P.)	Capitaine	O. D. I. du 27 juin 1918
NICOLAS (J.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
NICOLAS (J.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
NICOT (P.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
NIOLLET (E.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
NOILHAC (H.)	Id.	O. A. (1re) du 26 oct. 1915
NOBLE (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
NOUAILHAS (P.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
NOUAÏLLE (L.)	2e can. serv.	M. M. C. de G. (O. G. Q. G. du 14 août 1915)
OBRY (R.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
OLIVIER (E.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
OZEAU (A.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
PIQUET (A.)	Id.	O. R. du 7 juillet 1916
PICHON (P.)	Id.	O. R. du 7 juillet 1916
PICOT (H.)	2e can. cond.	O. R. du 7 nov. 1916
PIECOURT (S.)	M. des logis	O. D. I. du 20 mars 1917
PIGEAT (A.)	Brigadier	O. R. du 21 juillet 1917
PITARD (J.)	M. des logis	O. R. du 10 août 1917
PINET (E.)	2e can. cond.	O. R. du 30 juin 1918
PINARDON (A.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
PINARDEL (J.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
PICARD (R.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
PIDOUX (P.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
PIJASSOUX (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
PINARD (D.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
PINAUD (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
PINTOUT (L.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
PHILIPP (B.)	M. pointeur	O. R. du 10 nov. 1915
PLUMAZILLE (P.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
PLANADE (P.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
PLANTUREUX (E.)	Vétérinaire	O. R. du 24 févr. 1919
PLANCHE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
POTEVIN (L.)	Brigadier	O. A. (IVe) du 18 oct. 1914
POURAGE (A. L.)	1er can. serv.	O. R. du 16 févr. 1916
POURAGE (A. L.)	Id.	O. R. du 15 juin 1916
POMMIER	Capitaine	O. A. (IVe) du 21 oct. 1914
POUJADE (A.)	2e can. serv.	O. R. du 18 mars 1917
POMMIER (H.)	M. des logis	O. R. du 10 août 1917
POTEVIN (L.)	Brigadier	O. A. D. du 24 juin 1918
PONCHAREAUD (L.)	M. pointeur	O. A. D. du 23 août 1918
POUYADOU (P.)	Brigadier	O. A. D. du 9 sept. 1918
PONTHIER (G.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
POIVERT (E.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
POITEVIN (L.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
PORTIER (M.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
POUCHAT (A.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
POUMEYROL (T.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
PAILLER (F.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
PAILLET (V.)	Id.	O. R. du 25 avril 1917
PARNEIX (L.)	M. pointeur	O. R. du 8 févr. 1917
PARLEBAS (P.)	2e can. cond.	O. R. du 16 nov. 1915
PALLIER (J. B.)	Brigadier	O. R. du 18 janv. 1917
PARROT (V.)	2e can. serv.	O. R. du 8 févr. 1917
PAROTIN (E.)	1er can. cond.	O. R. du 30 juin 1918
PALVERY (F.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
PARADOT (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
PARRE (H.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
PASQUET (M.)	M. des logis	O. B. du 28 mars 1915
PASTOR (E.)	2e can. serv.	O. A. D. du 3 juin 1917
PASQUET (P.)	M. des logis	O. R. du 30 juin 1918
PASCAL (C.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
PASQUIER (M.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
PAUZAT (J.)	2e can. serv.	O. R. du 16 sept. 1917
PERRIER (J.)	2e can. cond.	O. R. du 1er févr. 1916
PERIN (J.)	1er can. serv.	O. R. du 8 juin 1916
PESTRE (A.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
PETIT (H.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
PERNOUD (L.)	Sous-lieut.	O. R. du 24 févr. 1916
PETIT (E.)	M. pointeur	O. C. A. du 24 févr. 1916
PERRICHON (L.)	2e can. cond.	O. B. du 14 déc. 1916
PERRIER (J.)	M. pointeur	O. R. du 4 avril 1917
PETIT (R.)	M. des logis	O. A. D. du 7 août 1917
PEYRICHOU (P.)	Radio	O. R. du 30 juin 1918
PECHMAJOU (A.)	M. pointeur	O. A. D. du 24 juin 1918
PETIT (L.)	Capitaine	O. D. I. du 27 juin 1918
PEVROL (L.)	Adjudant	O. R. du 20 nov. 1918
PEYRELADE (J.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
PEROLS (A.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
PEYRICHOU (A.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
PENOT (G.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
PEDENON (A.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
PENOT (V.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
PERRIER (L.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
PERRIER (P.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
PERRIN (V.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
PRADIER	M. des logis	O. A. (IVe) du 18 oct. 1914
PREBOT (E.)	2e can. serv.	O. R. du 16 déc. 1916
PRESLES (M.)	Id.	O. R. du 21 janv. 1917
PRETAT (R.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
PRUNIS (R.)	M. pointeur	O. D. I. du 27 juin 1918
PRUNIERAS (L.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
PRINCIPAUD (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
PROMIS (L.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
PROUHET (I.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
PREVOT	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
PUCHEU (G.)	Capitaine	O. R. du 28 mars 1915, L. H. C. de G. (J. O. du 14 mars 1915)
PUJO (B.)	Lieutenant	O. R. du 15 juillet 1918
PUYFAUCHER (B.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
PUYJALON (J.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
PUYVAUDRAN (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
QUENARD (A.)	M. des logis	O. D. I. du 21 mars 1917
QUERAUD (P.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
QUEYROIX (J.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
QUEYROI (E.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
QUISSERME (J.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
RAYMOND (A.)	M. pointeur	M. M., C. de G. (27 juillet 1915)
RAFELIS DE BROVES	Capitaine	O. B. du 28 mars 1915
RAIMOND (R.)	Sous-lieut.	O. R. du 24 mars 1915
RANDOING (L.)	Brigadier	O. R. du 16 févr. 1916
RANDOING (L.)	M. des logis	O. B. du 31 oct. 1916
RAMONDOU (F.)	M. pointeur	O. D. I. du 3 oct. 1917
RASTOIX (E.)	1er can. serv.	O. R. du 15 oct. 1915
RASTOUX (E.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
RANGER (S.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
RAVIDAT (E.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
RAYNAUD (F.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
RANTET (M.)	Sous-lieut.	O. R. du 24 févr. 1919
RAYMOND (L.)	2e can. serv.	O. R. du 25 avril 1917
REVEILLAUD (L.)	M. a.-m. 1re cl.	O. R. du 10 nov. 1915
REBEYROL	M. des logis	O. A. (IVe) du 18 oct. 1914
REMY	Capitaine	L. H. (O. G. Q. G. du 9 août 1915)
REDON (E.)	M. des logis	O. R. du 16 déc. 1916
RAYNAUD (E.)	2e can. serv.	O. R. du 4 avril 1917
RAYROL (A.)	Id.	O. R. du 25 avril 1917
REJOU (H.)	Id.	O. A. D. du 3 juin 1917
RENARD (J.)	M. pointeur	O. R. du 30 juin 1918
REMENIERAS (J.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
RENON (F.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
REAUD (O)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
REDON (L.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
REY (P.)	Brancardier	O. R. du 12 déc. 1918
RECHE (G.)	M. des logis	O. R. du 15 oct. 1918
RIBARDIERE (A.)	2e can. serv.	O. R. du 7 juillet 1916
RIERA	M. des logis	O. B. du 28 mars 1915
RIBIERE (A.)	2e can. cond.	O. R. du 18 janv. 1917
RICARD (J.)	Id.	O. D. I. du 2 mars 1917
RIME (M.)	M. des logis	O. D. I. du 26 avril 1917
RICHARD (J.)	2e can. cond.	M. M., C. de G. (28 août 1917)
RIVET (P.)	2e can. serv.	M. M., C. de G. (18 juin 1918)
RIVIERE (G.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
RIOUX (J.)	M. des logis	O. A. D. du 24 juin 1918
RIPON (P.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
RIVAUD (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
RIGAUDIE (E.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
ROCHE (J.)	Capitaine	O. A. D. du 18 oct. 1915
ROCHE (J.)	Id.	O. A. D. du 17 févr. 1916
ROCHE (J.)	Id.	O. R. du 10 nov. 1915
ROCHE (J.)	Id.	O. C. A. du 12 avril 1917
ROCHE (J.)	Id.	O. A. du 16 nov. 1918
ROCHE (H.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
ROCHE (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
ROUSSET (J.)	Id.	O. R. du 11 nov. 1915
ROBERT (E.)	2e can. serv.	O. R. du 7 déc. 1915
ROUHAUD (L.)	Id.	O. R. du 1er févr. 1916
ROBIN (L.)	Infirmier	O. R. du 19 févr. 1916
ROUSSET (J.)	M. des logis	O. A. D. du 21 févr. 1916
ROUX (P.)	Id.	O. R. du 10 déc. 1916
ROUZEL (J.)	2e can. cond.	O. R. du 21 janv. 1917
RODDE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 18 mars 1917
ROUX (F.)	Brigadier	O. A. D. du 26 avril 1917
ROUX (L.)	M. pointeur	O. R. du 6 juillet 1917
ROBERT (E.)	Brigadier	O. A. D. du 7 août 1917
ROCHETTE (J. B.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918
ROUFFIGNAC (L.)	M. pointeur	O. R. du 30 juin 1918
ROUSSEAU (A.)	Id.	O. C. A. du 24 juin 1918
ROUX (F.)	M. des logis	M. M., C. de G. (14 août 1918)
ROUSSELLE (M.)	2e can. cond.	O. R. du 20 août 1918
ROUSSEAU (A.)	M. des logis	O. R. du 20 août 1918
ROUGERIE (J.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
ROQUE (E.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
ROUEL	Brancardier	O. R. du 20 nov. 1918
ROUSSEAU (R.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
ROLLAND (A.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
ROLLAND (J.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
ROLLAND (M.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
ROTIVEL (A.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
ROUCHY (L.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
ROUDIER (C.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
ROUGE (V.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
ROUGERIE (P.)	Lieutenant	O. R. du 12 déc. 1918
ROBERT	Capitaine	O. A. (IVe) du 21 oct. 1914
ROUGIER (J.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
ROUSSE (A.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
ROUX (C.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
ROY (L.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
ROUZIER (J.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
ROUDIER (M.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
RUAUD (J.)	M. pointeur	O. D. I. du 20 juin 1918
RUSTIQUE (M.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
34e régiment d'artillerie		O. A. du 7 févr. 1919
34e régiment d'artillerie		O. A. du 14 déc. 1918
SAINT-OURS (DE) (G.)	Adjudant	O. R. du 20 nov. 1918
SALAUD (R.)	2e can. serv.	O. A. D. du 15 nov. 1918
SALLON (V.)	Lieutenant	O. R. du 17 mai 1916
SALOMON (R.)	M. -major. 2e cl.	O. D. I. du 2 sept. 1917
SALMON (M.)	1er can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
SARGNAC (L.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
SARGUEIL (C.)	Méd. Auxil.	O. R. du 16 févr. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
SAUVAGE (E.)	2e can. serv.	
SAUMANDE (R.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
SAUVANNET (A.)	M. des l. chef	O. R. du 20 nov. 1918
SAUVENT (E.)	M. pointeur	O. R. du 1er févr. 1916
SAULNIER (P.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
SANVOISIN (L.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
SAVIGNAC (C.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
SAZERAT (J.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
SALLON (L.)	Capitaine	O. D. I. du 5 févr. 1919
SCHERB (M.)	M. des logis	O. A. D. du 3 juin 1917
SERAY (R.)	2e can. serv.	O. R. du 6 févr. 1917
SELERIER (F.)	M. des logis	O. A. D. du 23 août 1918
SERVANT (V.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
SELARIES (O.)	Id.	O. A. D. du 21 nov. 1918
SENMARTY (P. J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
SIARDET (P.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
SIMON (A.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
SIVADE (C.)	M. aide-maj.	O. R. du 12 déc. 1918
SOUBRENIE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 4 févr. 1916
SOULES (A.)	Lieutenant	O. R. du 14 févr. 1916
SOUCHAUD (E.)	M. des logis	O. R. du 18 mars 1917
SOULIER (G.)	2e can. cond.	O. R. du 31 juin 1918
SOULAT (L.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
SOUQUE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
SURAUD (M.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
SUDREAU (J.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
SUSBIELLE (A.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
SUSSAC (L.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918
SYLVIN (P.)	2e can. cond.	O. D. I. du 20 avril 1918
TRONCHE (Y.)	M. des logis	O. A. (IVe) du 21 oct. 1914
TOURAUT (A.)	Capitaine	O. B. du 25 mars 1915
THOMAS (F.)	2e can. cond.	O. R. du 10 nov. 1915
TESTUT (A.)	Id.	O. R. du 7 déc. 1915
THEVENOT (H.)	Lieutenant	O. B. du 28 mars 1915
TOURAUT (A.)	Capitaine	O. D. I. du 4 févr. 1916
THIBEAU (P.)	2e can. serv.	O. B. du 28 mars 1915
TOURON	Id.	O. B. du 28 mars 1915
TINDON (R. L.)	Brigadier	O. R. du 7 sept. 1916
TOURAUT (A.)	Capitaine	L. H. du 27 oct. 1916
TRONCHE (Y.)	M. des l. chef	O. R. du 7 nov. 1916
TOURAUT (A.)	Capitaine	O. D. I. du 21 mars 1917
THEBAULT (P. H.)	M. des logis	O. A. D. du 2 mai 1917
TAMISIER (P.)	2e can. serv.	O. R. du 4 avril 1917
TRANNOIS (O.)	Id.	O. R. du 6 juillet 1917
TOURON (A.)	Id.	O. D. I. du 3 oct. 1917
TETARD (E.)	Id.	O. R. du 30 juin 1918
TURPIN (Y.)	Brigadier	O. R. du 30 juin 1918
TAILHARDAT (E.)	2e can. serv.	O. R. du 30 juin 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
TRAVERSE (G.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
TALET (L.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
THEON (A.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
THARAUD (L.)	Adjudant	O. R. du 20 nov. 1918
TALLON (V.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
TERRASSIER (A.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
TESSIER (E.)	M. des logis	O. R. du 12 déc. 1918
THINON (P.)	2e can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
THOMASSON (L.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
TISSIE (B.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
TOULOUSE (A.)	Lieutenant	O. R. du 12 déc. 1918
TREFFANDIER (M.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
TREMOUILLE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
TRICARD (L.)	Brigadier	O. R. du 12 déc. 1918
TRUCHASSOU (F.)	M. pointeur	O. R. du 12 déc. 1918
THOMAS (A.)	M. pointeur	O. R. du 24 févr. 1919
ULMO (A.)	Chef d'escadron	O. C. A. du 19 juin 1915
VALLAUD (A.)	2e can. serv.	M. M. C. de G. (O. G. Q. G. du 15 oct. 1915)
VEYNANTE (G.)	Capitaine	O. A. (IVe) du 21 oct. 1914
VEYNANTE (G.)	Id.	O. A. (Xe) du 28 févr. 1916
VEYNANTE (G.)	Id.	L. H. du 1er avril 1917
VIROULAUD	M. a.-m. 1re cl.	O. A. (IVe) du 21 oct. 1914
VINTEZOU	2e can. serv.	O. A. (IVe) du 21 oct. 1914
VILATTE (G.)	Id.	O. D. I. du 18 oct. 1915
VERGNE (F.)	Id.	O. D. I. du 18 oct. 1915
VERGNAUD (C.)	Id.	O. R. du 11 nov. 1915
VIDAL (R.)	Id.	O. R. du 4 févr. 1916
VARS (R.)	Id.	(Deux citations distinctes) O. R. du 14 avril 1916 O. R. du 14 avril 1916
VANNIER (M.)	Id.	O. R. du 7 sept. 1916
VINATIER (L.)	Id.	O. R. du 7 sept. 1916
VIGIER (A.)	M. des logis	O. R. du 7 sept. 1916
VINTEZOU (J.)	1er can. serv.	O. R. du 7 sept. 1916
VILLOTTE (H.)	Id.	O. R. du 7 sept. 1916
VAYSON (A.)	Lieutenant	O. R. du 29 oct. 1916
VACHET (F.)	2e can. serv.	O. R. du 17 déc. 1916
VALADAS (L.)	1er can. serv.	O. R. du 18 mars 1917
VALOIS (J.)	2e can. serv.	O. R. du 4 avril 1917
VEYSSIERE (F.)	2e can. cond.	O. A. D. du 14 juin 1917
VARLADE (J.)	2e can. serv.	O. A. D. du 10 août 1917
VERMEIL DE CONCHARD	Sous-lieut.	O. D. I. du 18 avril 1918
VERGNE (F.)	M. pointeur	O. R. du 30 juin 1918
VEDRINE (P.)	2e can. serv.	O. R. du 5 juillet 1918
VERGNE (L.)	2e can. cond.	O. R. du 26 juillet 1918
VILATTE (A.)	1er can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
VAREILLAUD (A.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
VENTENAT (O.)	M. des logis	O. R. du 20 nov. 1918

NOMS ET PRENOMS	GRADE	NATURE ET DATE DE LA CITATION
VAREILLE (M.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
VARLAN (M.)	M. pointeur	O. R. du 20 nov. 1918
VARNOUX (M.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
VACHER (A.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
VALADAS (C.)	1er can. cond.	O. R. du 12 déc. 1918
VALETTE (J.)	2e can. serv.	O. R. du 12 déc. 1918
VALETTE (A.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
VALLET (F.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
VARDELLE (L.)	Id.	O. R. du 12 déc. 1918
VARIN (R.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
VERGNE	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
VERNAUZOU (J.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918
VIDEAU (F.)	2e can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
VIGIER (A.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
VILLESAUD (J.)	Brigadier	O. R. du 20 nov. 1918
VIRECHAUVEIX (F.)	1er can. serv.	O. R. du 20 nov. 1918
VIROLLE (J.)	Id.	O. R. du 20 nov. 1918
VOUILLAC (L.)	2e can. cond.	O. R. du 20 nov. 1918

XXVI. - Liste des officiers, sous-officiers et canoniers du 34e R. A. C. tués au combat durant la campagne 1914-1818

Nom et prénoms	Grade	MORT POUR LA FRANCE LE :
ALQUIE (C.A.)	Lieutenant	22 mai 1916
CLUZAN (A.)	Sous-lieut.	8 septembre 1914
CASTEL (L. P. M. J.)	Lieutenant	29 septembre 1914
BEAUGIER (E.)	Sous-lieut.	21 février 1916
BOUISSEAU (R. J. A.)	Lieut. Observ.	22 juin 1916
BELLOC (J.)	Sous-lieut.	26 septembre 1916
BURGAN (T.)	Id.	30 mai 1916
BROUARD (R. M. A.)	Id.	12 avril 1917
CASTEX (J. V.)	Id.	9 septembre 1914
CABANES (J. M.)	Id.	23 août 1915
DUTHIL (P. M.)	Capitaine	21 mars 1917
ARCHAMBEAU (P. M. J.)	2e can. serv.	27 octobre 1915
ALARY (L. D.)	Id.	3 mars 1916
ALBUCHER (J.)	M. des logis	10 septembre 1918
ARRESTIER (M.)	2e can. serv.	9 décembre 1916
AUDY (J.)	2e can. cond.	24 août 1914
AUZARY (J.)	Id.	6 janvier 1916
BARBE (A.)	Id.	13 mai 1916
BELLY (L.)	2e can. serv.	10 octobre 1915

Nom et prénoms	Grade	MORT POUR LA FRANCE LE :
BOILANGE	Id.	23 août 1914
BOUNEAU (J.)	1er can. serv.	8 septembre 1914
BONNEFONT (L.)	M. pointeur	11 mars 1917
BONNET (E.)	Id.	7 septembre 1914
BORDES (J. F. F.)	1er can. cond.	24 août 1914
BORIE (J.)	M. des logis	9 octobre 1914
BORIE (J.)	Brigadier	8 septembre 1914
BOUCHARD (J. V.)	2e can. cond.	24 janvier 1916
BOUDINOT (J. B.)	Id.	10 septembre 1914
BOUDY (F.)	Brigadier	30 mai 1916
BOURDICAUD (J.)	Trompette	31 août 1914
BOUTINOT (L. C.)	2e can. cond.	30 avril 1918
BOUTOUYRIE (F.)	M. pointeur	24 août 1916
BOUYAT (J.)	2e can. cond.	1er octobre 1917
BOYER (L.)	2e can. serv.	12 août 1917
BUGAT (F.)	1er can. cond.	12 octobre 1914
CARRIERE (P.)	Trompette	29 août 1914
CAVALIER (J. R. C. M.)	2e can. serv.	4 octobre 1915
CHABREFY (P. H.)	M. pointeur	26 septembre 1916
CHASSAGNE (L.)	2e can. cond.	27 janvier 1916
CHASSAGNOUX (F.)	Id.	25 juin 1916
CHESSE (J. P.)	Id.	26 septembre 1915
CHEVROT (L. B.)	2e can. serv.	13 avril 1917
CLAVIER (L. R. A.)	Id.	12 avril 1917
CLUZEAU (H.)	2e can. serv.	8 avril 1915
COTE (P.)	Id.	20 septembre 1914
COUDON (M. J.)	2e can. cond.	6 septembre 1914
COUTURON (L.)	M. pointeur	10 décembre 1916
DE GACHES DE VENZAC (J.)	M. des logis	15 juin 1918
DALIX (A. L.)	Brigadier	11 avril 1916
DARTIGUES (P. A.)	2e can. cond.	15 juin 1918
DAVID (J. J.)	M. des logis	17 juin 1918
DELOSTE (A.)	2e can. cond.	6 novembre 1918
DERET (L.)	M. pointeur	19 octobre 1914
DEROULLAT (J. A.)	2e can. serv.	28 décembre 1917
DESROCHES (F.)	Id.	6 septembre 1914
DESPORTES (M.)	2e can. cond.	15 juin 1918
DESSAL (F. P.)	Brigadier	10 décembre 1916
DEVIGE (A.)	1er can. cond.	12 avril 1915
DRUET (A.)	M. des logis	15 juin 1918
DUBREUIL (A.)	2e can. cond.	8 septembre 1914
DOCHE (J. V.)	Id.	3 octobre 1915

Nom et prénoms	Grade	MORT POUR LA FRANCE LE :
DUCHAINE (F.)	2e can. serv.	10 décembre 1916
DUPIT (F.)	2e can. cond.	8 septembre 1917
DUQUESNOY (T.)	Id.	14 mars 1917
DURANDEAU (C.)	Id.	12 mai 1917
DUTHEIL (L.)	2e can. serv.	29 novembre 1916
ERZ (L.)	M. des logis	25 janvier 1916
ESPINASSE (J.)	2e can. cond.	24 août 1914
ESTRADE (P.)	1er can. serv.	27 mars 1917
FAUJANET (E. J.)	2e can. serv.	25 mars 1917
FAURE (E.)	1er can. cond.	7 janvier 1915
FLAMIN (L.)	2e can. cond.	17 avril 1917
FOMMARTY (J. M.)	Id.	22 juin 1917
FONT-REULX (DE) (E. M.)	Aspirant	11 octobre 1915
FROIDFOND (J.)	2e can. cond.	23 septembre 1914
GAGNERE (C.)	2e can. serv.	23 novembre 1918
GARRIGOU (L.)	M. pointeur	11 avril 1916
GAUFFRE (P.)	M. des logis	15 juin 1918
GAY (G.)	M. pointeur	31 mars 1917
GEMAUX (F.)	2e can. cond.	2 septembre 1914
GRANJEAN (J. B. M.)	2e can. serv.	11 avril 1916
GERVAIS (E.)	2e can. cond.	9 septembre 1914
GERVAISE (R.)	2e can. serv.	11 avril 1916
GUICHARD (J.)	M. des l. chef	4 octobre 1915
GUILLOT (L.)	M. pointeur	8 septembre 1914
GUILLEMANT (M.)	2e can. cond.	28 mai 1915
GUY (E. V.)	M. pointeur	1er avril 1915
LAFAYE (B.)	2e can. serv.	26 août 1914
LAGARDE (H.)	M. des logis	18 avril 1915
LAGARDE (J.)	M. pointeur	23 septembre 1915
LAMBERT (H.)	Id.	25 mars 1917
LAPLACE (J.)	2e can. cond.	2 janvier 1917
LAPOUGE (L.)	M. des logis	9 octobre 1914
LATOUR (A.)	2e can. cond.	3 octobre 1914
LAURENCON (A.)	1er can. serv.	6 octobre 1916
LAZEIRAS (J. A.)	Trompette	3 octobre 1915
LEBAS (A. R.)	2e can. cond.	30 mai 1917
LEHER (G. A.)	Id.	19 mai 1917
LEMOINE (L. J.)	2e can. serv.	25 juillet 1915
LEPETIT (H. L.)	2e can. cond.	15 mai 1916
LESTERPS DE BEAUVAIS (M.)	M. des logis	6 septembre 1914
MACHINAUD (J.)	2e can. cond.	25 mars 1917
MAGNE (A.)	1er ouv. Milit.	3 mai 1916

Nom et prénoms	Grade	MORT POUR LA FRANCE LE :
MALARDIER (J.)	2e can. cond.	23 août 1914
MARTIN (J.)	Id.	7 août 1917
MARTIN (E. P.)	2e ouv. en fer	30 juillet 1916
MASSE (P. A.)	2e can. cond.	15 juin 1918
MAUME (L.)	M. pointeur	15 septembre 1915
MAZALEYRAT (F.)	Id.	7 avril 1915
MEGNIT (E.)	2e can. cond.	31 mai 1916
MERIGOT (L.)	M. pointeur	16 septembre 1914
MERILHOU (G.)	M. des logis	23 août 1914
MICHEGUE (L. G.)	Id.	17 septembre 1914
MONTSSAGUE (M.)	2e can. cond.	15 mai 1916
MOREAU (P. F.)	M. des logis	24 juillet 1915
MURAT (J.)	2e can. serv.	10 avril 1916
NARDOU (L.)	M. pointeur	20 mai 1916
NOUHAUD (J.)	2e can. serv.	16 septembre 1914
PARBEL (A. F.)	M. pointeur	1er octobre 1915
PAULY (G.)	2e can. serv.	7 septembre 1914
PAUZAT (J. E.)	2e can. cond.	7 septembre 1917
PERICHON (L.L.)	M. pointeur	4 décembre 1916
PERONNET (C.)	Id.	8 septembre 1914
PEYCHARD (H. P.)	Brigadier	6 septembre 1914
PEYREFICHE (L.)	2e can. cond.	12 mai 1917
PIQUET (A.)	2e can. serv.	11 avril 1916
PORCHERIE (F.)	1er can. serv.	24 août 1914
PORTE (J.)	2e can. cond.	31 août 1914
PREBOT (E. G. F.)	1er can. serv.	12 décembre 1916
PREBOT (P.)	2e can. cond.	7 mars 1916
PRECIGOUT (J.)	2e can. serv.	31 mai 1916
PUECH (A.)	M. O. F.	7 septembre 1914
RAPY (P.)	1er can. cond.	3 mai 1916
RAYMOND (F.)	M. des logis	17 avril 1916
RAYNAUD (P. C.)	2e can. cond.	13 juin 1917
RIBARDIERE (A.)	M. pointeur	11 avril 1916
RICARD (J.)	1er can. cond.	1er juillet 1916
RICHARD (J.)	2e can. cond.	10 août 1917
RICHAUD (L. A. L.)	2e can. serv.	27 octobre 1915
REYNAUD (E.)	Id.	20 mars 1917
RIERS (F. A.)	M. des logis	24 mars 1915
ROBERT (P.)	2e can. cond.	2 mai 1916
ROCHE (P. A.)	2e can. serv.	21 avril 1919
ROBERT (A. P. M.)	2e can. cond.	9 novembre 1915
ROUGIER (A.)	2e can. serv.	30 octobre 1915

Nom et prénoms	Grade	MORT POUR LA FRANCE LE :
ROUSSARIE (J. J.)	Id.	6 septembre 1914
ROUX (F.)	M. des logis	29 juin 1918
RUPALLEY (M. G. A.)	2e can. cond.	10 février 1916
SAUTET (J.)	M. des logis	8 septembre 1914
SOUBRENIE (J.)	2e can. serv.	8 septembre 1914
TABARD (F. S.)	Id.	21 septembre 1915
TEILLET (P.)	Id.	23 août 1914
THEVENOT (P. F.)	2e can. cond.	12 mai 1916
THOMAS (F. F.)	1er can. cond.	22 octobre 1915
VALAT (L.)	2e can. cond.	25 septembre 1914
VALLADAS (J.)	Id.	20 mai 1916
VANNIER (M. A.)	2e can. serv.	11 avril 1916
VARACHE (M. A.)	Id.	21 septembre 1915
VAUMOR (F.)	Id.	8 avril 1915
VESSAT (F.)	Id.	25 septembre 1914
VIDAL (R. A.)	Id.	6 septembre 1914
VILLEMAINE (P. A.)	Id.	6 septembre 1914
VINATIER (L. F.)	1er can. cond.	11 avril 1916
VIGNAUD (R. A.)	2e can. serv.	6 septembre 1914

Ancestram

**Librairie Militaire CHARLES-LAVAUZELLE PARIS,
124, Boulevard Saint-Germain, et LIMOGES**

ERNEST GAY, Président du Conseil général de la Seine. — Paris Héroïque La grande guerre. Avec le *Discours-Préface* prononcé par M. POINCARÉ Président de la République, le 19 octobre 1919, à la remise de la croix de guerre à la ville de Paris. Volume in-8° de 340 pages.

7 50

ERICH VON FALKENHAYN, général de l'infanterie. — **Le commandement suprême de l'Armée allemande (1914-1916)** et ses décisions essentielles. Traduction et avertissement par le général A. NIESSEL, commandant le 19e corps d'armée. Volume grand in-80 de 236 pages, avec 12 cartes

24

Général GOMER CASTAING. — **Sur le front : Méditations et Pensées de guerre** (août 1914-mars 1918). Préface du général DE MAUD'HUY. Volume in-18 de 220 pages.

5

LUCIEN CORNET, sénateur. — 1914-1915 ; **Histoire de la guerre :**

TOME Ier (des origines au 10 nov. 1914). In-8° de 380 pages. 7 50

TOME II (du 10 nov. 1914 au 31 mars 1915). In-80 de 360 pages. 7 50

TOME III (du 31 mars 1915 à la fin de 1915). In-8° de 344 pages. 9 »

TOME IV (*en préparation*).

Lieutenant-Colonel CARRÈRE. — **Cavalerie. Faits vécus.** Enseignements à en tirer (1914-1918). Volume in-12 de 90 pages. 4 »

Lieutenant-Colonel E. CHOLET. — **A propos de Doctrine.** Les leçons du passé confirmées par celles de la grande guerre. Volume grand in-8° de 165 pages... 6 »

La Grande Revanche (1870-1871) (1914-1919). Conférences morales et patriotiques sur la Grande Guerre qui nous a donné la Victoire. Ouvrage de vulgarisation pour les soldats et la jeunesse de France. Volume in-8° avec portraits de M. Clemenceau et des trois maréchaux gravures et cartes (16e édition). 3 50

PIERRE DAUZET. — **Guerre de 1914. De Liège à la Marne,** avec croquis et carte en couleurs des positions successives des armées. Préface de M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. (15e édition entièrement refondue.) Volume in-8° de 124 pages. 3 75

PIERRE DAUZET. — **Guerre de 1914. La bataille des Flandres** (16 octobre-15 novembre 1914), avec une carte en couleurs et deux croquis. Volume in-80 de 132 pages. 3 75

Capitaine KUNTZ. — **1914-1915. Les Opérations franco-britanniques dans les Flandres.** Volume in-18 de 136 pages, avec 9 croquis et 2 cartes hors texte 3 75

Comte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. — **Guerre de 1914. La marche sur Paris de l'aile droite allemande.** Ses derniers combats (26 août-4 septembre 1914), avec trois cartes. (5e édition, revue et considérablement augmentée.) Volume in-18 de 184 pages. 3 »

Campagne 1914-1915. Carnet de route d'un sous-officier du génie (*Notes de guerre*).
Volume in-18 de 76 pages 2 25

Récit de l'évasion du capitaine Groth. Odyssée bien curieuse et féconde en péripéties.
Volume in-80 3 50

Petit Atlas du Musée de l'armée pour suivre les transformations territoriales que le Traité de
Paix a apportées à la constitution de l'Europe.
Atlas contenant 20 cartes in-4° (27X21). 2 »

Ancestramil